
WIDENER
HN XJ92 H
Digitized by Google


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

OROMAZE,

OU LE

TRIOMPHE DE LA LUMIÈRE.

IMPRIMERIE DE CARPENTIER-MÉRICOURT,
Rue Traînée, N° 15, près St-Eustache.

OROMAZE,

OU LE

TRIOMPHE DE LA LUMIÈRE,

Poème en Trois Chants,

PAR M. PAILLET (DE PLOMBIÈRES),
DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES
ET SAVANTES.



PARIS,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES,
ET CHEZ L'AUTEUR,
Rue du Petit-Lion-St-Sulpice, N° 15.

1832.

PRÉFACE.

Préface.

—

Ce poëme a paru à Dijon, il y a plus de vingt-cinq ans. Il n'avait alors que deux chants, et la forme d'une cantate. Je le reproduis aujourd'hui avec un chant de plus, et des changemens tellement considérables qu'il peut être regardé comme un ouvrage nouveau.

« Je me plais à croire que l'on ne me
» reprochera ni le choix de mon sujet, ni
» l'allégorie tout *orientale* dont je me suis
» servi pour le traiter. Ayant à peindre le
» triomphe de la *lumière* sur les *ténèbres*,

» j'ai cru qu'il convenait de les personnifier; afin de donner quelque vie à mes tableaux. Les noms d'*Oromaze* et d'*Ahrimane* se présentaient naturellement ; » ils sont poétiques et sonores : je m'en » suis emparé. Ces deux célèbres acteurs » sont connus depuis bien des siècles, et » je n'avais qu'à les mettre en scène. J'ai » tâché de les faire parler et agir l'un et » l'autre dans le ton du rôle qu'on leur attribue ; je ne sais si j'ai réussi. Quoi qu'il » en soit, mon sujet était beau, était grand, » était sublime. J'avais à retracer l'hiver » et le printemps ; j'avais à chanter le retour du soleil et la renaissance de la nature. Si, comme je le crains, je suis resté » au-dessous de ma tâche, c'est ma faute, » non celle de mon sujet. »

Voilà ce que je disais dans la Préface de la première édition de ce poëme, et ce que j'ai cru pouvoir répéter ici.

C'est au savant traité de l'*Origine de tous les Cultes*, par Dupuis, que j'ai dû mes premières inspirations ; c'est à lord Byron que je suis redevable de celles qui ont influé le plus sur mon nouveau travail. J'avais lu, dans ses *Miscellanées*, un petit poëme fort remarquable qui a pour titre : *les Ténèbres*. C'est une de ces conceptions neuves et hardies qui vous frappent et vous remuent. Il n'y a là que quelques pages, et c'est assez pour ouvrir le plus vaste champ à la pensée et jeter dans l'âme les plus profondes émotions. Ce tableau, d'une épouvantable beauté, offre des coups de pinceau d'une vigueur telle qu'on ne

peut s'en faire une juste idée qu'en les ayant sous les yeux. J'ai essayé de faire passer dans ma composition quelques-uns des traits les plus saillans de celle d'un peintre énergique, dont le génie a su comprendre ce que l'horreur elle-même a de sublime.

La nature de mon sujet me défendait de reproduire en tout ses magnifiques et effroyables images. Le point de vue où je me trouvais placé différait de celui qu'avait choisi lord Byron. Il partait de l'hypothèse que le soleil était entièrement éteint : la mienne ne le suppose que fort obscurci.

Peut-être me reprochera-t-on de m'être laissé entraîner trop loin sur les traces de mon illustre modèle. Si je me suis égaré, c'est du moins à la suite d'un aigle : puis-

sent mes propres illusions me servir d'excuse ! Au reste, on pourra me faire mon drocès en connaissance de cause ; je transcrirai, à la suite de mon poëme d'*Oromaze*, celui de lord Byron sur *les Ténèbres*, traduction de M. Paulin Paris : je présume que le lecteur ne m'en saura pas mauvais gré.

Je donnerai peut-être aussi un extrait de l'*Origine de tous les Cultes*, chapitre quatrième de l'abrégé : ce chapitre savant et curieux me tiendrait lieu d'un volume de notes et d'éclaircissemens.

Ajoutons que c'est moins l'hiver en général que j'ai voulu peindre, qu'un hiver extraordinaire ; un hiver possible, mais plus rigoureux cent fois que tous ceux dont les désastres soient restés dans le

souvenir des hommes. Cela soit dit pour répondre d'avance au reproche d'exagération que l'on ne manquera pas de m'adresser.

On voudra bien se rappeler aussi que je n'ai point écrit une histoire, mais composé un poëme; et, si la fiction est le privilége particulier de la poésie, je me crois autorisé à dire que je n'ai point dépassé la limite de mon droit. Il m'a semblé d'ailleurs que les couleurs sombres et lugubres que j'ai répandues sur le tableau de l'hiver ne pouvaient que rendre plus brillantes et plus gracieuses les images sous lesquelles j'ai montré le printemps. Les oppositions tranchées sont une des ressources de l'art que le poëte, à l'exemple du peintre, se garde bien de dédaigner.

Il me reste à m'expliquer relativement à la partie typographique de cette édition, que les considérations suivantes ont privée des honneurs de l'in-8°. En 1828, j'ai publié, par voie de souscription, un petit volume ayant pour titre : *Épîtres et Poésies diverses*. Ici même papier et même format, pour que ce second volume puisse trouver place à côté du premier. Le poëme d'Oromaze n'est tiré qu'à un nombre d'exemplaires proportionné à celui des personnes qui ont déjà entre les mains la publication dont je viens de parler. Je n'ai point ouvert de souscription pour celle-ci : la liste de mes anciens souscripteurs ne me laisse aucune inquiétude sur le facile écoulement d'un petit livre qui se présente au

public sous la recommandation du bon accueil fait à son frère aîné.

Ceci est comme le prélude d'une publication beaucoup plus importante ; celle de *Régulus*, poëme héroïque en quinze chants, dont plusieurs épisodes ont déjà paru avec quelque succès.



CHANT PREMIER.

ARGUMENT DU CHANT PREMIER.

Frimas et ténèbres. — Habitations brûlées. — Plainte des Nations. — Le dieu de la lumière revient sur ses pas. — Chant guerrier d'Oromaze. — Le dieu des ténèbres s'apprête au combat. — Chant guerrier d'Ahriman. — Effroi des Nations. — Chant plaintif de l'Orient.

OROMAZE,

OU LE

TRIOMPHE DE LA LUMIÈRE.

Chant Premier.

Poussant des champs du Nord son char audacieux,
Le noir fils de l'Érèbe envahissait les cieux.
Le silence et le deuil régnaient sur la nature;
Les bois avaient perdu leur riante parure;

Les oiseaux consternés oubliaient leurs chansons ;
Les ruisseaux languissaient sous le poids des glaçons ;
Le berger, sur leur rive autrefois parfumée,
Ne cueillait plus de fleurs pour la bergère aimée ;
Pour eux plus de fougère, et les échos des bois
Ne savaient plus répondre aux accens de leurs voix ;
Sous la neige et les vents croulait l'humble chaumière ;
Ahriman triomphait. Le Dieu de la lumière
Abaissait devant lui son front décoloré,
Et lui cédait le monde aux ténèbres livré.

Alors ivre d'orgueil, sans frein dans sa colère,
Du genre humain le monstre aggrava la misère,
Et de son lourd manteau, dans les airs assombris,
A des vents plus glacés abandonna les plis.
Du Niger, autrefois, loin d'un souffle homicide,
Roulant majestueux dans une plaine aride,

Des frimas inconnus ont refroidi le bord,
Et le Midi s'étonne, opprimé par le Nord.

Depuis mille ans et plus, la lumière féconde
Et l'infernale nuit se disputaient le monde;
Mais de plus grands combats ébranleront les airs :
Cette fois le chaos menace l'univers.

Les astres, sans fanal en cette nuit obscure,
Dans l'espace éternel erraient à l'aventure :
Vainement d'Oromaze implorant le retour,
Le matin revenait sans ramener le jour.

Le cœur tout palpitant de terreurs douloureuses,
Les hommes oubliaient leurs passions fougueuses;
L'ambition cessait dans les cœurs corrompus;

Des rois et des flatteurs les plans étaient rompus ;
La mort seule de tous occupait la pensée,
La mort, dans son horreur, à leurs yeux retracée ;
Plus d'amour, plus de haine ; adieu tendresse, orgueil !
Adieu tout à l'aspect des ombres du cercueil !
Pourtant la jeune mère, en ses vives alarmes,
Couvrait son nouveau-né de baisers et de larmes,
Et, sur un sein tari sans cesse le pressant,
Voulait le réchauffer de son souffle impuissant.

L'aigle criait, tombé des champs de la lumière,
D'une aile sans essor il battait la poussière ;
Les tigres, les lions, rendus craintifs et doux,
S'ils rugissaient encor, rugissaient sans courroux ;
Dans la foule au hasard se glissant éperdue,
La vipère suivait une route inconnue :
Si, recourbant sa croupe en replis superflus,

Elle sifflait encor, son dard ne blessait plus.

Les peuples qu'agitaient mille pensers funèbres,
Se mouraient de froidure au milieu des ténèbres.
Heureux ceux qui, voisins d'un Vésuve en fureur,
Du cratère embrasé recevaient la lueur!
Eux, dans l'allégement de leur sort déplorable,
Des volcans bénissaient la torche secourable.
Aux autres l'incendie offrait son jour fatal,
Et leurs maisons en feu leur servaient de fanal.

Sans regret et sans choix aux flammes sont livrées
Et la paille indigente et les poutres dorées;
Le meuble précieux et le meuble grossier
Sont jetés pêle-mêle au travers du brasier;
Les trônes, les autels sont brisés avec rage:
Tout du feu dévorant a ressenti l'outrage.

Si, pour les tissus d'or s'élevaient quelques voix,
La souffrance insultait au vain faste des rois.

Écrits long-temps vantés, vases, tableaux, statues,
Des héros et des dieux, images abattues,
Tout brûle. Vainement des cygnes ont chanté
Pour le génie, hélas! plus d'immortalité.

L'œil gonflé, le teint pourpre et les lèvres serrées,
On tend au feu ses mains par le froid déchirées;
On se presse au foyer dont la brusque chaleur
A des membres roidis imprime la douleur.

Des malheureux la faim torturait les entrailles.
Ils mouraient, et gisaient privés de funérailles.
Tous attendaient, frappés de ce cruel tableau,

Une mort sans délai, sans gloire et sans tombeau.

La couleuvre d'abord leur servit de pâture ;
Bientôt plus de couleuvre et plus de nourriture !
Des animaux, jadis idoles de leur cœur,
Devinrent les objets d'une aveugle fureur.

Les chiens, que leur faim pousse à ne plus rien connaître,
Devenus furieux, se jettent sur leur maître ;
Un seul, près d'un cadavre, avec des cris aigus,
Lèche encore la main qui ne le flatte plus ;
Sa dent teinte de sang, ses menaces, ses plaintes
De quiconque approchait repoussaient les atteintes.
Il expira. Bientôt, par la force accablés,
Cent autres à la faim furent tous immolés.
Alors, de soutenir leur pénible existence,
Des hommes affamés perdirent l'espérance ;

Alors, dans leur délire, on vit des malheureux,
Avec un œil de sang se regarder entre eux.

L'un d'eux terminait-il sa vie infortunée?
Soudain ses compagnons, d'une dent acharnée,
Les yeux hagards, la rage et l'effroi dans le cœur,
Rongeaient ses os glacés en frémissant d'horreur.

Les longs gémissemens d'une douleur profonde
S'exhalent à la fois des quatre points du monde :
Partout est la souffrance, et l'univers en deuil
Fait retentir sa voix : c'est la voix d'un cercueil.

L'Inde, que le flambeau de la voûte éthérée
Inondait du torrent de sa flamme adorée,
A son tour avait vu les ombres s'épaissir,

Et les airs se glacer, et les eaux se durcir.

Ses peuples innocens, dans leur morne tristesse,

Par des chants,par des cris, exprimaient leur détresse.

Nations, écoutez ces innombrables voix

Qu'au monde mille échos redisent à la fois :

Plainte des Nations.

« Dans la douleur qui nous oppresse,

Pour nous il n'est donc plus d'espoir !

Notre Dieu n'a plus de pouvoir,

Et nous qui l'adorions, hélas ! il nous délaisse.

Sommes-nous condamnés à ne plus le revoir ?

Le sceptre est-il tombé de sa main protcctrice ?

A son vainqueur l'a-t-il rendu ?

A l'empire des airs son droit semble perdu.

Ce soleil, dont s'éteint la flamme bienfaitrice,
N'est plus pour nous qu'un roi du trône descendu.
Sur nos fronts qu'épargnait le démon des batailles,
Un voile noir s'est étendu;
Le trépas fond sur nous d'un vol inattendu;
Ah! d'avance pleurons nos propres funérailles!
Pleurons! déjà la faim déchire nos entrailles,
Et, sous l'aquilon désastreux
Qui nous glace dans nos murailles,
Nos bras roidis et douloureux
Bientôt ne pourront plus s'élever vers les cieux.

« O nations infortunées!
Pleurons nos tristes destinées!
De ténèbres environnées,
Sous nos pas un gouffre est béant.
Pleurons, victimes condamnées!

La mort vient à pas de géant.
Elle accourt ; ses mains décharnées
Sans pitié vont bientôt nous livrer enchaînées
Au sombre abîme du néant. »

Mortels, cessez vos cris, apaisez vos alarmes!
Espérez ! votre Dieu saura sécher vos larmes.
Dans le sein dévorant de l'enfer ténébreux,
Il ne plongera point son flambeau généreux.

Au bord de l'Occident Oromaze s'arrête ;
Vers son rival farouche il retourne la tête ;
Il se ranime, il veut venger un long affront,
Et sa colère auguste éclate sur son front ;
Il songe à ressaisir sa puissance suprême ;
Déjà d'un feu nouveau brille son diadème ;
Il compte sur l'essor de son char éternel,

Et dans ses traits respire un orgueil solennel.
Si sa flamme, aujourd'hui, loin des sombres contrées,
N'échauffe plus les eaux des mers hyperborées,
Bientôt son fier rival, que pousse un vain transport,
Doit être refoulé dans les antres du nord.
Pour vaincre ce rival hardi de son absence,
Il sait qu'il suffira de sa seule présence,
Et, contre un ennemi qu'il ne redoute pas,
Majestueux et calme il revient sur ses pas.

Chant guerrier d'Oromaze.

« Que la gloire aujourd'hui devienne mon partage,
Chante le Dieu cher au printemps !
Quel est l'audacieux qui tente mon courage ?

Quoi! le sombre Ahriman et me suit et m'outrage!
Ah! c'est lui céder trop long-temps.
Il veut, plein d'un orgueil crédule,
Dans la nuit du chaos précipiter mon char.
Marchons à lui, marchons! qu'il se trouble et recule!
D'Oromaze peut-il soutenir le regard?
Mon flambeau s'alluma pour la nature entière.
Mes coursiers, s'élançant où les guidait ma main,
Loin de fuir, fournissaient leur sublime carrière
Par le Destin tracée aux champs de la lumière.
Malheur à l'ennemi trouvé sur leur chemin!
De l'empire des cieux je prétends rester maître.
Oui, je veux d'Ahriman punir les noirs forfaits.
Le monde va me reconnaître,
Moi qui suis et dois toujours être,
A ma puissance, à mes bienfaits. »

Aux chants du Dieu dont l'œil a l'éclair du génie,
Les sphères ont mêlé leur céleste harmonie.
De ses prochains exploits l'Olympe retentit.
L'Éternité se lève, et d'avance applaudit.

Du héros qui peindra la majesté suprême ?
De feux resplendissans quel noble diadême !
A l'éclat triomphal qui brille dans ses yeux,
L'univers reconnaît le premier de ses dieux.
Il reconnaît celui dont la main paternelle
Est pour tous de bienfaits une source éternelle.

Mais son rival obscur, qu'irrite tant d'éclat,
Fronce ses noirs sourcils et s'apprête au combat.
Il marche enveloppé dans un nuage immense,
Et rugit de fureur, d'orgueil et d'arrogance.

Chant guerrier d'Ahriman.

« Sombres enfans du Nord, venez, accourez tous !
Venez, légions formidables !
Fidèles compagnons, partagez mon courroux !
Aux armes ! méritons des triomphes durables !
Pour les rendre immortels, guerriers invulnérables,
Remplissez aujourd'hui votre antique serment !
Ouvrez, vastes enfers, votre abîme fumant :
Que votre rage me seconde !
Vents, frimas, horde furibonde,
Nuit funèbre, vapeur immonde,
Venez, unissez-vous aux monstres infernaux,
Et, déchaînant tous les fléaux,
Ensemble ravageons le monde !

Replongeons l'univers dans la nuit du chaos !
Renversons de ce char que précède l'Aurore
Le géant radieux que tout l'enfer abhorre !
Dans la haine qui me dévore,
Je le veux accabler sans pitié, sans retour.
Je l'ai vaincu cent fois. Il me résiste encore ;
Mais, j'en crois ma fureur, voici son dernier jour. »

. . . .

Aux accens d'Ahriman, du mal affreux génie,
De cent monstres accourt la phalange impunie.
Tous, fiers du grand désastre aux mortels destiné,
D'un cercle ténébreux ils l'ont environné.
On voit aux premiers rangs les démons de l'orage,
L'aquilon qui s'épuise en sifflemens de rage,
La misère au teint hâve, aux longs bras décharnés,
Et la faim déchirant ses flancs infortunés.

Pour les combattre tous, le Dieu de la lumière,
Radieux de courage, est seul dans la carrière.
Redira-t-on jamais les exploits glorieux
Qui bientôt vont remplir l'immensité des cieux?

Nations, espérez! voici l'instant suprême
Qui doit calmer enfin votre douleur extrême.
Ce roi que vous croyiez du trône descendu,
Ce Dieu libérateur va vous être rendu.
Mais quoi! de vos terreurs rien ne peut vous défendre!
De gémissantes voix au loin se font entendre.
La pâleur sur le front, l'Indien vertueux
Exprime dans ces mots et sa crainte et ses vœux:

Chant plaintif de l'Orient.

« Qu'Ahriman nous cause d'alarmes!

Que son joug est pésant! que son cœur est cruel!
Hélas! par son souffle mortel,
Des bords fleuris du Gange il a flétri les charmes.
Pour sceptre tous les maux reposent dans ses mains.
Des besoins dévorans la horde l'environne.
La tempête en furie a tressé sa couronne.
Quel monarque pour les humains!
Le Nord a vu périr des villes affamées,
Et de vastes forêts par le feu consumées,
Et des citoyens malheureux
Se livrer au délire et s'égorger entre eux.
Déjà, nous menaçant de ces mêmes désastres,
Un crêpe ceint le front des astres,
Et contre l'Orient vont s'élancer du Nord
Le froid, la famine et la mort.
Jusques aux cieux que nos voix retentissent!
Qu'à nos accens les ténèbres frémissent,
Et qu'Ahriman soit frappé de terreur!

Qu'au sombre enfer, son immonde retraite,
Il cache au jour l'affront de sa défaite!
Puisse Oromaze enfin rester vainqueur! »

Ils disaient, et les pleurs inondaient leur visage.
Leurs cris sont répétés de rivage en rivage.
L'univers les entend, et porte un œil pieux
Jusqu'au char du soleil, berceau de tous les dieux.

Humains, ouvrez vos cœurs à la douce espérance!
Honteusement puni de sa vaine arrogance,
En triomphe Ahriman ne sera point porté.
C'est toi que j'en atteste, auguste Éternité!

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT DEUXIÈME.

4

ARGUMENT DU CHANT DEUXIÈME.

Combat d'Oromaze et d'Ahriman. — Ahriman repoussé excite le zèle de l'aquilon. — Violent orage sur la terre. — Chaumières renversées. — Tempêtes sur les mers. — Naufrages. — Familles submergées. — Joie, puis nouvelle défaite et nouveaux efforts d'Ahriman. — Les Hyades. — Déluge. — Chêne brisé. — Ténèbres plus profondes. — Famine. — Villes détruites. — Forêts incendiées. — Crimes. — Victoire d'Oromaze.



Chant Deuxième

D'abord les deux rivaux, d'un air fier, mais tranquille,
Attachent l'un sur l'autre un regard immobile.
« Recule, dit le monstre, ou je t'écraserai. »
Le dieu, sans s'émouvoir, répond : « Je marcherai. »
Son fougueux adversaire en frémissant s'élance.
D'un seul pas Oromaze avec calme s'avance,
Et, bravant du démon le regard dévorant,

Darde sur son front noir un rayon pénétrant.
Soudain les deux guerriers, dans leur haine profonde,
De leur choc formidable ont ébranlé le monde.
C'est alors qu'Ahriman redouble de fureur;
Mais le cœur d'Oromaze ignore la terreur.
En vain son ennemi l'outrage et le harcelle;
Toujours plus radieux, à ses destins fidèle,
Et, sûr de repousser des assauts superflus,
Le dieu du jour se borne à faire un pas de plus.

Mortels, prosternez-vous! En vengeant son injure,
C'est pour vous que combat le Dieu de la nature.
Sans lui, vous plongeant tous dans le trouble et le deuil,
La nuit ferait du monde un immense cercueil.

O vous, atômes vains, égarés dans l'espace,
Qui, sur cet autre atôme où l'Éternel vous place,

Croyez vous signaler par d'illustres exploits,
Et de la Renommée occuper les cent voix;
Rois, qui trempez de sang quelques grains de poussière,
Vos combats sont des jeux. La nuit et la lumière,
Géants co-éternels, vont, par un vaste effort,
Du monde décider ou la vie ou la mort.

Nains altiers, d'autres nains proclament vos conquêtes;
Au milieu des tombeaux se célèbrent vos fêtes;
Le deuil et la splendeur environnent vos pas;
L'immuable destin passe, et ne vous voit pas.

Broyé sous votre sceptre, un peuple vous abhorre.
Ivres déjà de sang, vous avez soif encore :
Il coule; mais nos cris, nos pleurs et nos sanglots
De l'immense univers troublent-ils les échos?

Ahriman repoussé jette un long cri d'alarmes ;
Il accuse les vents du malheur de ses armes.
« Lâches ! qu'attendez-vous pour troubler l'horizon ?»
D'une tonnante voix gourmandant l'aquilon :
« Et toi, dit-il, et toi, démon de la tempête,
Vois-tu ce char ? Il faut que ton souffle l'arrête.
Attaque-le, ce char, avec plus de fureur,
Ce char, fatal objet d'une éternelle horreur !
Appelle à ton secours tes redoutables frères.
Soufflez tous, unissez vos puissantes colères,
Tandis que moi, sans frein dans mes transports jaloux,
Je vais à l'ennemi porter de nouveaux coups »

Il dit, et l'Aquilon, plus fougueux dans son zèle,
Et se gonfle et s'agite, et bat l'air de son aîle.
Des vents l'écho redit les aigres sifflemens.
Du fond des bois il sort de longs gémissemens.

Le tigre épouvanté rugit dans son repaire.
Avec des cris d'effroi l'aigle quitte son aire.
Le roc, où, près des cieux, ce roi s'est exilé,
Jusqu'en ses fondemens semble s'être ébranlé.
Le taureau, qui mugit, se cache dans l'étable;
Sous les vents, dans les airs, tourbillonne le sable.
Tout fléchit. Le vieux saule et les frêles roseaux
De leurs débris glacés couvrent le bord des eaux.
Le chêne crie et meurt, couché sur la montagne.
Le givre, aux dards aigus, envahit la campagne.
Le voyageur, surpris au milieu des frimas,
Se trouble, et son chemin se dérobe à ses pas.
Il s'égare, et, tremblant à l'aspect des ténèbres,
Ne repaît son esprit que d'images funèbres.
Le chaume avec fracas s'écroule, et le berger,
Sourd, dans sa peine, au cri de son propre danger,
Contemple les débris, triste fruit de l'orage,
Et, dans les pleurs, perdant un reste de courage,

Il plaint l'agneau qui bêle, aux décombres livré,
Et le chevreau plaintif, sous la neige enterré.

L'Aquilon, dans le deuil voulant plonger le monde,
Promène ses fureurs sur les plaines de l'onde.
A son souffle ont frémi les entrailles des mers,
Et l'écume déjà blanchit leurs flots amers.
Ils s'irritent : bientôt les vagues menaçantes
Heurtent avec fracas les vagues mugissantes.
Les eaux contre les eaux se brisent. Leur essor
Renaît pour se heurter et se briser encor.
A travers mille écueils entourés de victimes,
Et surgissent des monts, et s'ouvrent des abîmes.
De funestes récifs ont déchiré les flancs
Des vaisseaux égarés sur les flots turbulens.

Un navire voguait : un zéphir salutaire
Promettait à sa voile un voyage prospère :
Tout-à-coup, près du port, par l'aquilon poussé,
Aux rochers du rivage il périt fracassé.
Sur un de ses débris un vieux père et sa fille,
Elle, son tendre époux, et sa jeune famille,
Se tiennent embrassés, pâles, les yeux en pleurs,
« O mer! cruelle mer! appaise tes fureurs,
Dit le vieillard ému : Vois! déjà le naufrage
T'a livré cent vaisseaux, victimes de l'orage;
Laisse-nous aborder sur ce triste débris.
D'un peuple dans l'effroi n'entends-tu pas les cris?
En nous tendant les bras nos amis nous attendent
A tes flots irrités leurs pleurs nous redemandent.
Si nos gémissemens ne peuvent t'attendrir,
Dispose de mes jours; je consens à mourir.
La tempête a déjà dévoré ma fortune;
Prends encore ma vie; elle m'est importune.

Que suis-je ? la douleur et les ans m'ont vaincu;
Mais hélas ! mes enfans n'ont pas encore vécu.
Epargne, épargne au moins et mes fils et ma fille !
Grâce !... » Contre son cœur il pressait sa famille,
Quand l'implacable mer, dans ses flots étouffans,
Engloutit sans pitié le père et les enfans.

Ahriman, réjoui de ce tableau sinistre,
Sourit aux attentats de son cruel ministre.
Lui-même, signalant sa jalouse fureur,
Souffle autour d'Oromaze une épaisse vapeur.
Triomphant de la nuit, le Dieu de la lumière
Marque d'un nouveau pas sa brillante carrière.
Le géant ténébreux de ce pas est troublé.
Sa voix rugit encor ; mais il a reculé.

Tout-à-coup, retournant sa face courroucée,

Et sa barbe, toujours de glaçons hérissée,
Il veut, n'écoutant plus que d'orgueilleux transports
Renouveler soudain ses immenses efforts.
« Terribles sœurs, dit-il, Hyades pluvieuses,
Épuisez d'un seul coup vos urnes orageuses,
Et, tandis que les vents tourmentent l'univers,
Versez vos larges flots, rivaux de ceux des mers. »

Les sœurs ont obéi : leurs amphores fécondes
Épanchent dans les cieux le torrent de leurs ondes.
D'impétueux ruisseaux, des côteaux descendus,
Roulent par bonds au sein des vallons éperdus.
Les fleuves écumeux, franchissant leurs rivages,
Dans la plaine envahie étendent leurs ravages.
Oublieux de leur gloire et de leurs vieux discords,
Ils ne connaissent plus ni leurs noms ni leurs bords.
Déjà se perd au loin leur limite incertaine;

Leur onde, pour seul lit, n'a qu'une immense plaine,
Qui se mêle à son tour aux vastes champs de l'air.
Les monts sont effacés, et tout n'est qu'une mer.

Cependant un rocher, qu'un vieux chêne couronne,
Seul s'élève au désert d'une mer monotone.
Un villageois a vu ses granges, ses troupeaux
Engloutis tour-à-tour dans l'abîme des eaux.
Il s'est enfui, portant, sur son cou, son vieux père,
Et traînant par la main la défaillante mère
De deux enfans, dont l'un, sur son sein retenu,
Pleure, pleure, étonné d'un péril inconnu,
Quand l'autre, qui déjà comprend son infortune,
Partage les tourmens de la terreur commune,
Et, pressé d'échapper au sort le plus affreux,
En criant, de sa mère a saisi les cheveux.
Des amis, des parens déjà flottent sans vie.

Il faut sauver un père, une épouse chérie,
Deux enfans; doux trésors restés à son malheur.
Le corps roidi, le poil hérissé de frayeur,
Haletant, il gravit; de sa main vigoureuse,
Du vieux chêne il atteint une branche noueuse.
La famille au trépas peut échapper encor.
Le vieillard, bourse en main, pense sauver son or.
Hélas! sous le fardeau déjà la branche plie...
Elle plie... O stupeur! Tout-à-coup elle crie
Et se brise!... En poussant quelques derniers sanglots,
Cette famille entière a péri dans les flots.

Que de désastres nés de ce fatal déluge!
Combien de malheureux sans espoir, sans refuge!
A ce spectacle affreux, l'horrible dieu du mal
Fait retentir les airs de son rire infernal.
S'il ne peut ressaisir le gouvernail du monde,

Il contemple du moins sa misère profonde.
Des Hyades, des vents admirant le pouvoir,
Il repaît sa fureur d'un criminel espoir.

La terre, que la nuit couvre de sombres voiles,
Roule au milieu d'un ciel sans lune et sans étoiles;
Roule, et se réfroidit; roule, et son globe noir
Tressaille, voyageur sans guide et sans espoir.

Ahriman, qui prétend achever sa conquête,
Invoque le chaos amant de la tempête.
De plus noires vapeurs obscurcissent les airs.
Des ténèbres partout : elles sont l'univers.

C'est surtout aux climats que tient l'Ourse glacée,
Qu'Ahriman fait sentir sa fureur insensée.

D'un désastre à jamais l'effroi de l'avenir,
Les froids déserts du Nord gardent le souvenir.

De superbes cités que reste-t-il? Leur cendre.
Contre un vent glacial comment donc se défendre?
De leurs débris fumans, l'habitant aux abois,
Une torche à la main, se porte vers les bois.
Le chêne, au tronc noueux, s'embrâse, craque et tombe.
A la flamme il faudra que la forêt succombe.

Des malheureux, déjà sans force pour marcher,
Se traînent grelottans vers l'immense bûcher.
Ils arrivent. Grands dieux! quelle effroyable scène!
Quels tableaux! quand brillait une lueur soudaine,
Tous les fronts révélaient ce triste arrêt du sort:
« Ici plus d'espérance! ici règne la mort! »

De nouveaux alimens l'un nourrit l'incendie;

L'autre étend vers la flamme une main engourdie.
Plusieurs, trop près des feux par le vent provoqués,
Sous la fumée ardente expirent suffoqués.
Ceux-ci, dans leur douleur, se roulent sur la terre;
Ceux-là, les poings serrés, rugissent de colère;
D'autres cachaient leurs yeux sous leurs mains et pleuraient,
D'autres tordaient leurs bras, grinçaient les dents, juraient,
Puis riaient, puis, lançant les regards du délire,
Blasphémaient contre un Dieu témoin de leur martyre,
Contre un ciel, sombre dais d'un monde sans flambeau,
Crèpe immense étendu sur un vaste tombeau.

. . . .

Aux livides clartés qui frappaient leur visage,
Ils s'entre-regardaient d'un air dur et sauvage.
Dans leurs traits convulsifs, empreints d'un noir chagrin,
Ces spectres décharnés n'avaient plus rien d'humain.

Ils tombaient par milliers sous l'aquilon funeste.
La famine bientôt moissonnera le reste,
La famine qui veut dépeupler l'univers,
Et s'avance en hurlant sur le char des hivers.

Le Nord voyait fleurir une ville opulente ;
Dans ses murs embrasés une lutte sanglante
Éclata. Plus d'espoir ; ses enfans amaigris
De chétifs alimens s'arrachaient les débris.
Oubliant à la fois, parens, amis, patrie,
A leur faim délirante égalant leur furie,
Ils s'entre-déchiraient, et les moindres repas
Étaient le prix honteux d'exécrables combats.

Leur prince, interposant sa volonté suprême,
Osa revendiquer les droits du diadême.
« Tu n'es plus roi, s'écrie un peuple furieux :

Oses-tu bien, tyran, te montrer à nos yeux?
Songe à tes cruautés! c'est ton règne funeste
Qui sur nous attira la colère céleste.
Vengeance!» Au même instant ce peuple forcené
Jette dans la fournaise un prince infortuné.
Plusieurs, ne mettant plus de bornes à leur rage,
Jusqu'au milieu des feux lui prodiguaient l'outrage.
A regret dans la flamme ils voyaient expirer
Ce tyran qu'ils voudraient eux-mêmes dévorer.

Le délire étouffa l'ivresse la plus pure
Que dans le cœur de l'homme ait mise la nature.
De la famille, hélas! le lien fut brisé,
Et du sang fraternel le sol fut arrosé.
Un frère, n'écoutant que sa faim sanguinaire,
Plongea son bras cruel dans les flancs de son frère,
Puis, de chair palpitante, effroyable festin!
A la hâte dans l'ombre il assouvit sa faim.

A tous tes habitans, ô cité déplorable!
Deux survivaient encor. Un destin misérable
Vers le brasier mourant les conduisit tous deux.
Leur haleine voulut en ranimer les feux.
De leur main décharnée ils grattèrent sa cendre.
Une faible étincelle à l'espoir vint les rendre.
Ils soufflent de nouveau; la flamme brille enfin,
Ils se sont vus... Grands dieux! quel est ce cri soudain?
Quel sinistre soupçon dans leurs traits se révèle?
Leur cœur semble agité d'une angoisse nouvelle.
Ces squelettes vivans dont l'œil s'était troublé,
Se reconnaissant bien, d'horreur ont reculé.
Tous deux ils furent chefs dans la guerre fatale
Qui jadis fit deux camps de leur ville natale:
Ils étaient ennemis, et leurs yeux sans pardon
Sur le front l'un de l'autre ont lu ce mot: *Démon!*
Toute leur vieille haine en leur cœur se rallume.
En efforts meurtriers leur rage se consume.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT DU CHANT TROISIÈME.

Fuite d'Ahriman. — Marche triomphale du dieu de la lumière. — Retour du printems. — L'amour rallume son flambeau. — Ses conquêtes. — Chant d'amour. — La terre rajeunie. — Le bonheur. — Hommage de reconnaissance au dieu de la lumière. — Retour au culte du soleil et de la liberté.

Chant Troisième.

C'en est fait ! Vers le nord Ahriman se retire.
Des cieux, au dieu du jour il a cédé l'empire ;
Il n'a pu soutenir l'éclat de ses rayons ;
Il entraîne après lui ses épais bataillons.
Le monstre, dévorant sa honte et sa colère,
Court se réfugier sous un autre hémisphère.
Puissent tous les tyrans, dont le sceptre cruel

Sur les peuples exerce un pouvoir criminel,
Perdant comme Ahriman leur sacrilége audace,
S'engloutir avec lui dans un enfer de glace!

L'univers attendri retrouve un bienfaiteur.
Salut, trois fois salut, puissant triomphateur!
Monarque dont la main tient le sceptre du monde,
Oromaze, sur toi notre bonheur se fonde,
De ton char dont l'éclat annonce tes succès,
Coulent en flots dorés la lumière et la paix.

D'un linceul de verglas, la terre se délivre;
Le sombre hiver a fui sur son aile de givre,
Et le joyeux printemps, se couronnant de fleurs,
Étale à nos regards ses charmes séducteurs.
L'oiseau reprend ses chants, les arbres leur verdure.
Enfin tout se ranime au sein de la nature.

Quelle main bienveillante a paré nos bosquets?
Vallons de Thessalie, aviez-vous plus d'attraits?
Ruisseaux, Zéphirs, tout parle à notre ame ravie.
Oromaze, c'est toi qui colores la vie.
D'un feu délicieux prompt à nous enflammer,
Tu verses dans nos cœurs le doux besoin d'aimer.

. . . .

Après des jours remplis de cruelles alarmes,
Jours de deuil, où nos yeux ne s'ouvraient plus qu'aux larmes,
Lorsqu'enfin le printemps signale son retour,
Quels charmes a la vie au matin d'un beau jour!
De l'Orient Oromaze s'avance;
D'un pied léger l'Aurore le devance;
Elle a de fleurs paré l'arc triomphal,
Où d'Ahriman l'invincible rival,
Tenant en main son flambeau séculaire,
Va se montrer pour ranimer la terre.

Mais le voici, ce vainqueur glorieux.
Portons vers lui notre œil religieux.
Que de beautés! Pompe touchante et sainte!
De diamans sa tête auguste est ceinte.
Il est assis parmi la pourpre et l'or.
Ses fiers coursiers prennent un libre essor,
En bondissant agitent leur crinière,
De leurs naseaux font jaillir la lumière.
Et de rosée ont argenté leur frein.
En souriant, se tenant par la main,
Groupe léger, les Heures avec grâce
Suivent le char voltigeant dans l'espace,
Et, de sa lyre adoucissant les sons,
Le Temps en chœur fait danser les Saisons.
Leur voile cède au folâtre Zéphire,
Qui sous la gaze et se glisse et soupire,
Toujours fidèle aux plus douces leçons.

Tout se réveille, tout s'agite.
Oh! comme un jeune cœur palpite!
Quelle ivresse pure et subite
A son insçu vient la saisir!
Les flots d'une sève moins lente
Invite l'arbuste et la plante
Au tendre hymen, au doux plaisir.
Ainsi, dans la veine brûlante
De la jeune fille tremblante,
S'allume en secret le désir.

Voici l'heureux instant et d'aimer et de plaire;
Oromaze en donna le signal salutaire.
Au char brillant du dieu, dans un transport nouveau,
L'inévitable Amour rallume son flambeau.
Il s'envole gaîment des bosquets de Cythère,
Et ses flèches de feu vont conquérir la terre.

D'un secret orgueil enivré,
L'enfant malin sans cesse guette
Le grillon caché sous l'herbette;
L'aigle dans les cieux égaré;
Sous l'eau la baleine muette;
Le tigre, au regard effaré,
Dans son antre obscur retiré;
Le boa glissant en cachette,
Sous d'épais roseaux ignoré;
La bergère sous la coudrette;
La reine en son palais doré;
L'almé dont la gaze indiscrète,
Le pied rose, l'œil azuré,
Font la principale toilette,
Nymphe dont chaque pas reflète,
Un cœur aux doux plaisirs livré.
Il obtient victoire complète
Et du sceptre et de la houlette,

Et de l'impuissante amulette
Dont un sein vierge est décoré.

L'Amour, d'un trait que rien n'évite,
Perce le manteau dont s'abrite
Le philosophe qui médite
Avec un air sombre et chagrin;
Même la cuirasse d'airain
Du guerrier dont le cœur palpite.
Embrâsé par un feu soudain,
Devant des lèvres de carmin,
De grands cils noirs, un œil mutin.

L'Amour méconnaît la distance
Qui sépare les lieux divers.
Il franchit les monts et les mers

Quand d'un pôle à l'autre il s'élance,
Plus prompt que l'aigle il fend les airs.

Le nord que l'aquilon déchire,
Le midi sillonné d'éclairs,
Les glaciers où la fleur expire,
Les sables brûlans des déserts,
Tout, dans cet immense univers,
Tout est soumis à son empire.

Tour-à-tour cet enfant rusé
Visite, d'une aile rapide,
L'humble toit du castor timide
Et l'orgueilleuse pyramide
Ou de Memphis ou de Ghizé.

Et, de quelque façon que l'univers le nomme,
Son nom dit tous les biens dont pouvait jouir l'homme;
Par les lois, par les mœurs, à mille erreurs livré,
L'homme n'a rien compris, a tout dénaturé.
Depuis qu'à la raison prodiguant les entraves,
Le monde s'est couvert de tyrans et d'esclaves,
La sottise et l'orgueil sont venus tour-à-tour
En délire changer le culte de l'Amour.

La tendresse des rois en malheurs est féconde;
Trop souvent leur caprice a désolé le monde.
Trop souvent de vos maux, peuples infortunés,
Vous payez les soupirs des amans couronnés.
Par combien de torrens et de sang et de larmes,
De coupables beautés ont illustré leurs charmes!
Que de cités, en proie à des feux dévorans!
Ont mêlé leur désastre aux plaisirs des tyrans!

Mais du crime éloignons la hideuse peinture ;
Laissons les Cours, rentrons au sein de la nature.
Retournons au hameau : c'est là qu'on sait aimer ;
Là des cœurs innocens ont droit de s'enflammer.
Au souffle du printemps la volupté s'éveille.
Silence ! un chant d'amour vient frapper mon oreille :

Chant d'Amour.

Le regard d'Oromaze a fondu les glaçons.
Jeunes amans, dont l'œil de désirs étincelle,
C'est un dieu dont la voix au bonheur vous appelle.
De la flûte champêtre ont retenti les sons ;
C'est le nouveau signal des rondes bocagères.
Accourez, gentilles bergères ;

Nids d'amour sont cachés au milieu des buissons.

Le gazon va fleurir sous vos danses légères ;
L'écho des bois attend vos naïves chansons.
D'Oromaze écoutez les premières leçons.
La nature, qui veut embellir votre vie,
Vous a fait un cœur pour aimer.
Aimer, c'est vivre d'ambroisie,
Cédez à l'enfant d'Idalie
Des jours que seul il peut charmer.
Bergères, sans vous alarmer,
Foulez la pelouse fleurie.
Ici point de remords, de sombre jalousie ;
Ici le méchant vous oublie,
Dans des villes de bruit soigneux de s'enfermer.

Sous la verte feuillée hâtez-vous de vous rendre,

Le ciel est bleu, l'air pur, et clairs sont les ruisseaux.
Dès le matin, l'abeille, au milieu des roseaux,
Bourdonne sur le bord des eaux.
Voyez la jeune chèvre aux rochers se suspendre,
Et le chamois bondir au sommet des coteaux;
De son flambeau l'amour les guide.
Il rend fiers les béliers, ces sultans des troupeaux.
Il donne du courage à la brebis timide;
Elle oublie à la fois les loups et les autans.
Tout cède aux flammes du printemps.

Le plaisir a plus d'un langage:
Glissez-vous doucement sous cet épais feuillage;
Écoutez le chant des oiseaux.
Leur voix tendre
Fait entendre
Qu'il faut, par des plaisirs nouveaux,

Adoucir, oublier vos maux.
Les doux accens de Philomèle,
Les soupirs de la tourterelle,
Tout rappelle que les beaux jours
Sont la saison des amours.

Jeunes amans dont l'œil de desirs étincelle,
C'est un dieu dont la voix au bonheur vous appelle.
De la flûte champêtre ont retenti les sons;
C'est le nouveau signal des rondes bocagères.
Accourez, gentilles bergères!
Nids d'Amours sont cachés au milieu des buissons.

S'éloignant sans retour de leur riant bocage,
Voyez ces agiles ruisseaux.
C'est l'image

Du jeune âge.

Voyez l'ombre de ces ormeaux :
Ainsi passent les biens, les maux.
Et ces fleurs qui viennent d'éclore,
Dans l'abandon faut-il qu'on les laisse mourir ?
Tandis que de rosée elles brillent encore,
Cueillez-les : sur leur tige elles vont se flétrir.
Vers le soir tout se décolore.
Le soir viendra, son crêpe, hélas ! va tout couvrir.
O vous, dont en riant le matin se décore,
Fleurs et plaisirs, le soir sans pitié vous dévore.
Le bonheur trop souvent ne compte qu'une aurore.
Il est si peu de beaux jours
Pour la rose et les amours !

Un zéphir doux et frais vient caresser la terre.

Sur les bords fleuris de l'Indus,
Danse la jeune Bayadère,
A l'œil lascif, aux beaux pieds nuds.
Ses moindres mouvemens, nés de la soif de plaire,
Révèlent tous les feux de ses sens ingénus.

Sur les bords fleuris de l'Indus,
Se célèbre le doux mystère
De l'emblématique Phallus.
Pour lui l'encens et la prière,
Et, sous une forme grossière,
Au plaisir, dont le souffle anime la matière,
De pieux honneurs sont rendus.

Sur les bords fleuris de l'Indus,
La volupté, fleur printannière,
Croît et se cueille la première.

Oui, de l'oreille la plus fière
Premiers soupirs sont entendus.
De l'Amour, dans les champs qu'inonde la lumière,
Les traits ne sont jamais perdus.

Jeunes amans dont l'œil de désirs étincelle,
C'est un dieu dont la voix au bonheur vous appelle.
De la flûte champêtre ont retenti les sons ;
C'est le nouveau signal des rondes bocagères.
Accourez, gentilles bergères !
Nids d'Amours sont cachés au milieu des buissons.

Quel spectacle enchanteur nous offre la nature !
Tout renaît, tout ressent une volupté pure.
L'enfant croît plus vermeil; les vieillards moins pesans
Pensent recommencer le cercle de leurs ans.

L'amante vient rêver sur la molle fougère,
Et l'épouse y sent mieux le bonheur d'être mère.

La terre rajeunie a repris sa beauté.
Heureuse, elle retrouve un époux regretté
Qui, par son seul retour, ressuscitant le monde,
De rayons amoureux l'échauffe et la féconde :
De leur hymen naîtront les fruits les plus touchans.
Sur le bord des ruisseaux, dans les bois, dans les champs
Déjà de leurs baisers mille fleurs sont écloses,
Et leur lit nuptial est de feuilles de roses.
Couronné de bleuets, au doux bruit des chansons,
L'Été remontera sur le char des moissons;
Puis l'Automne, emplissant la coupe des vendanges,
D'Oromaze fera retentir les louanges.

Les bienfaits d'Oromaze ont droit à des autels.

Quel dieu de plus de biens a comblé les mortels?
Quel dieu par plus de gloire a marqué sa carrière?
Les Perses dans leurs chants célèbrent la lumière.
De l'Orient bientôt partageant les transports,
L'Occident se réveille à ses pieux accords.
L'univers est un temple où le dieu qui l'éclaire
Reçoit un encens pur, seul digne de lui plaire,
Non celui que Carthage, à ses dieux inhumains,
Offrait dans des enfans immolés par ses mains.
Quelques parfums, des fruits et de fraîches guirlandes,
Des cœurs pieux et bons telles sont les offrandes.
Hélas! trop tôt dans l'homme abruti par l'erreur,
La douce piété s'est changée en fureur.
Il faut des dieux cruels à des peuples barbares.
Ces dieux de sang humain ne sont jamais avares.
Oh! combien l'on a vu de prêtres criminels
Aiguiser leurs poignards au marbre des autels!

Gloire aux peuples exempts du joug de l'imposture !
Leur dieu, c'est le soleil ; leurs temples, la nature.
Au réveil du printemps que d'amour dans leur cœur !
Il leur semble avec l'air respirer le bonheur,
Et leurs yeux ont brillé d'une extatique ivresse.
Dans l'essor ingénu de leur vive allégresse,
Ils disent aux coteaux, ils disent aux vallons,
Aux prés fleuris, aux bois qui couronnent les monts :

Chant de Reconnaissance.

« Notre félicité d'Oromaze est l'ouvrage :
    Que de titres à notre hommage !
Sur ses autels sacrés, en fils reconnaissans,
    Prodiguons les fleurs et l'encens.
L'abondance naquit de ses rayons puissans.

Ah ! bénissons notre partage !
Ahriman, transporté d'un délire nouveau,
Couvrait tout de voiles funèbres :
L'immortel dieu du jour a vaincu les ténèbres,
Et nos yeux n'ont plus de bandeau.
Du dieu qui de la nuit déchira le rideau,
La douce flamme nous éclaire.
C'est par lui que le monde est sorti du tombeau.
Toi qu'il a réchauffé d'un rayon tutélaire,
Univers, lève-toi, rends grâce à son flambeau ;
Tu lui dois ton destin prospère.
Célébrons Oromaze, adorons notre père :
Océan, vastes cieux, répondez à la terre !
Dès l'aurore, chantons et répétons en cœur :
Gloire, gloire éternelle à notre bienfaiteur ! »

Mortels, devant ce char dont l'éclat vous ranime,

Vous payez au soleil un tribut légitime.
Adorez la nature ! oui, son soin maternel
Voulut donner à l'homme un bonheur éternel
Et, pour lui sans mesure épanchant ses richesses,
Elle n'a point compté ses nombreuses largesses.
Des fleurs, des champs féconds, des fleuves poissonneux,
De beaux arbres chargés de leurs fruits savoureux,
Un lait pur, des festins la coupe parfumée,
La femme, aux doux regards, si digne d'être aimée,
Mortels, voilà des biens plus précieux que l'or.
Soyez heureux ! mais non, vous gémissez encor !
Pourquoi? C'est que l'orgueil, la bassesse, l'envie,
Empoisonnent pour vous le banquet de la vie.
De vils ambitieux se sont dit : SOYONS GRANDS !
Et la fange du vice enfanta les tyrans.
Au front des plus hardis brilla le diadême.
Le mensonge entassa système sur système.
Des malheureux humains la coupable moitié

Trompa l'autre, et de fers la chargea sans pitié.

Homme, reviens enfin, reviens à la nature !
Abjure sans retour l'œuvre de l'imposture !
De l'esclave abruti quitte le lourd sommeil !
Cherche la Liberté : c'est un autre soleil.

FIN DU CHANT TROISIÈME ET DERNIER.



FRAGMENS

DU ROMAN

DE CAROLINE ET BELTON.



DU ROMAN

DE CAROLINE ET BELTON.

Ce roman est un de mes premiers essais littéraires. Je l'ai publié à Autun en l'an X (ère républicaine). Il est maintenant entièrement oublié, et probablement il mérite de l'être :

cependant voici quelques morceaux qui ne me paraissent pas indignes de trouver place à la suite d'un poëme dont ils se rapprochent par la couleur.

. . . .

« Belton persécuté pour ses opinions politiques se réfugie dans une forêt, il est sauvé. O nature! il te devait des actions de grâce. Assis sur un quartier de granit qui servait de dôme à une espèce de grotte, propre à devenir son asile, et promenant ses regards autour de lui, il chanta :

La Solitude,

ROMANCE.

Salut, rochers majestueux!

Salut, asile solitaire !
Sapins, protégez ma misère
De vos rameaux silencieux.
Hommes, vous n'êtes qu'imposture ;
Le bonheur est dans les déserts.
Eloignez-vous, hommes pervers ;
Je n'aime plus que la nature.

La foudre, avant de renverser,
En grondant parcourt l'atmosphère ;
Le tigre brûlé de colère
Rugit avant de s'élancer ;
L'homme cruel, lâche, parjure,
Caresse et frappe un malheureux.
La douce paix brille en ses yeux ;
Son cœur outrage la nature.

De toi ma douleur a fait choix,
Grotte sombre, grotte chérie.
Oui, Belton vient passer sa vie
Et mourir au fond de ces bois.
Doux ruisseaux, à votre onde pure
Souvent je mêlerai mes pleurs :
Puis-je mieux verser mes douleurs
Que dans le sein de la nature?

. . . .

» Belton prit son fusil et regagna sa grotte. Il marchait à pas lents, il méditait sur ses besoins et ses ressources, il réfléchissait sur le genre de vie que désormais il lui fallait suivre dans sa retraite sauvage; puis sa pensée se reportait avec une secrète complaisance sur cette jeune inconnue dont les charmes étaient sans

cesse présens à son souvenir.... Déjà il approchait de sa grotte; mais, avant d'y rentrer, il voulut jouir encore du spectacle de la nature. Il s'assit sur le rocher le plus élevé; là, le visage tourné vers l'occident, il chanta ces vers qui s'exhalaient de son cœur :

L'Invocation,

ROMANCE.

O nature, ô ma tendre mère,
Prête l'oreille à mes accens!
Donne moi tes soins bienfaisans
Dans cet asile solitaire!

Ces bois plaisent à ma douleur

J'aime leur tranquille verdure.
Que ta douce voix, ô nature,
Ramène la paix dans mon cœur !

Soleil, dissipe ma tristesse,
Luis sur moi, Dieu de l'univers,
Console-moi dans mes revers,
Tes rayons seront ma richesse.

Ces bois, etc.

Dieu bienfaisant, âme du monde,
La terre est ton immense autel,
Ce beau ciel ton trône éternel,
Ton lit le vaste sein de l'onde.

Ces bois, etc.

Lorsque, sur ton char de topaze,
Soleil, tu quittes l'horizon,
J'adore ton dernier rayon,
Plongé dans une douce extase.

Ces bois, etc.

Murmurez, limpides fontaines,
Chantez, chantez, heureux oiseaux.
Hélas! vous ignorez mes maux,
Puissiez-vous adoucir mes peines!

Ces bois, etc.

Laissons une image importune,
Oublions un monde pervers :

Ces rochers sont mon univers,

Et cette grotte ma fortune.

» Il chantait encore, et déjà le soleil, environné d'un cortège brillant de nuages de pourpre, descendait avec pompe derrière les hautes montagnes de l'ouest qu'il semblait embrâser du feu de ses derniers regards. Quelques rayons, après s'être glissés le long de leurs vastes flancs, venaient se balancer en reflets dorés sur la cîme des forêts.

» Les oiseaux, assemblés sur les plus hauts arbres, terminaient leurs hymnes du soir, et se disposaient à chercher un abri dans le creux des vieux troncs ou dans quelques fentes de rochers.

» Déjà les plus timides, quittant le concert

comme à la dérobée, s'envolent en silence et regagnent, deux à deux, leur asile nocturne. D'autres les suivent de près, et bientôt le mélodieux aréopage est dissous.

» Un léger zéphir, en exhalant mille parfums, répand partout la fraîcheur et la vie. Sa douce haleine, qui agite à peine la feuille aiguë du sombre sapin, interrompt seule parfois le calme des forêts, ce calme des belles soirées qui plaît tant à la mélancolie.

. . . .

» Lorsque nous sommes dans l'infortune, la présence du soleil est pour nous un sujet de joie et de consolation, et son absence le signal de la sombre tristesse qui vient fondre sur nous comme un vautour sur sa proie. Pendant le jour, mille objets différens frappent nos sens, et nous procurent d'heureuses distractions. Ces

distractions sont un nouveau bienfait de la nature qui veille sur nous, et ne veut point nous livrer sans défense à l'action prolongée de la douleur. Pendant la nuit, seuls au milieu de nos maux que grossit le prestige de l'obscurité, abandonnés à tous les écarts d'une imagination troublée, une sorte de fièvre nous agite ; chacun de nos souvenirs est un tourment, chacune de nos pensées un supplice : un malheureux est doublement malheureux au milieu des ténèbres sépulcrales de la nuit......

»Belton ne dormit point : quelques heures lui parurent l'éternité. Comme il soupirait après le retour de l'astre qui ranime tout !....

» Déjà les oiseaux matineux annonçaient par leurs chants le doux réveil de la nature ; déjà une lumière bienfaisante se glissait à travers les fentes des rochers jusques dans les flancs de la grotte, ce sombre asile de la vertu et du mal-

heur; quand Belton quitta son lit de feuillage, et sortit du souterrain. Il monte sur une roche dont l'élévation permet à ses regards d'embrasser un horizon plus étendu. Quel ravissement le saisit a l'aspect des merveilles que le matin étale à ses yeux! Quel spectacle sublime que celui de la renaissance de l'univers! Peut-on avec indifférence voir se déployer devant soi tant de prodiges? Soleil, dieu des saisons, bienfaiteur de tout ce qui respire, c'est toi sans doute qui le premier fis palpiter le cœur de l'homme d'admiration et de reconnaissance; c'est toi peut-être qui inspiras les premiers vers.

» Belton, cédant à une sorte d'enthousiasme religieux, et portant ses regards sur les montagnes empourprées de l'Orient, joignit en ces mots sa voix à celle de la création :

L'Hymne du Matin.

Suprême intelligence, ame de la nature,
Entends les humbles chants d'un malheureux mortel.
De mon émotion reçois l'offrande pure :
Je dépose mon cœur sur ton immense autel.

Toi qu'adore le monde et qu'admire le sage,
Gloire de l'Orient, brillant père du jour,
Toi, Soleil, d'un dieu bon la plus fidèle image,
Tout renaît, et te paie un hommage d'amour.
Ce feuillage s'anime, et par leur doux ramage
Tous les oiseaux en chœur célèbrent ton retour.

L'Aurore sous tes pas vient d'effeuiller des roses.
Enivrés du parfum des fleurs fraîches écloses,
Tes coursiers lumineux ont bondi dans les airs.
La terre a tressailli; ces sauvages déserts
Partagent les transports de la commune ivresse.
Plaisirs vrais, plaisirs purs, combien vous m'êtes chers!

Puissant triomphateur, les sinistres orages
Sur leur char ténébreux s'éloignent à ta voix.
Toi qui rends la lumière et la paix à ces bois,
De mon cœur attristé dissipe les nuages!

» A ces mots il descendit de la roche où il s'était placé, et son fusil à la main, parcourut la forêt humide de rosée....

. . . .

. . . .

Sur le soir, il retourna vers sa grotte. Avant de rentrer dans ses sombres flancs, il monta sur l'énorme rocher, d'où il avait coutume de saluer les premiers et les derniers rayons du jour, et il exprima ainsi ses nouvelles émotions :

L'Hymne du Soir.

Brillant père de la Nature,
Pourquoi sitôt descendre de ton char ?
Reste encore un moment, Soleil, je t'en conjure,
Ah ! laisse-moi jouir de ton dernier regard !

Vive image d'un Dieu qu'on bénit et qu'on aime,

Peut-être, en cet instant, cent peuples satisfaits
Élèvent des autels à ta bonté suprême.
Accepte leur encens : n'es-tu pas Dieu toi-même,
Si l'on est Dieu par ses bienfaits ?

Comme un époux quittant la couche nuptiale,
Demain tu renaîtras, plus beau, plus radieux ;
Tu sécheras les pleurs de l'aube matinale,
Et de nouveaux bienfaits jailliront de tes feux.
Les siècles passeront, tu brilleras encore ;
Mais l'homme, ô regrets superflus !
L'homme, éteint une fois, ne se rallume plus.
Superbes nations, un instant vous dévore.

Avant que l'atroce Caron,
Avec un air farouche et sombre,

Ait fait passer à ma froide ombre
Les noirs torrens de l'Achéron ;
Parcourant de ces bois les routes incertaines,
Je viendrai chaque soir sur ces monts orgueilleux,
Dans un transport délicieux,
Raconter au Soleil mes plaisirs et mes peines.

Volez, ô mes accens, volez jusques aux cieux,
Dignes d'un bienfaiteur que l'univers encense.
L'autel de la reconnaissance
Plaît au Soleil, témoin d'un hommage pieux.

O de l'éternité contemporain superbe !
Sur un trône de feu tu règnes dans les airs.
Si ton vaste regard embrasse l'univers,
Il aperçoit aussi l'humble insecte sous l'herbe.

Toi, qui jadis vis naître et l'Olympe et ses Dieux,
Toi, qui de tant de maux sais consoler la terre,
Soleil, prends en pitié mon injuste misère;
Donne à mon avenir un rayon plus prospère;
Fais éclore pour moi des jours moins douloureux;
Que mon cœur se retrempe à ta divine flamme;
Élève ma pensée, et verse dans mon âme
Le besoin d'être vertueux.

Que ton dernier sourire embellit la Nature!
Mais ta jalouse amante et s'agite et murmure;
Je la vois te chercher d'un avide regard,
Et, les bras étendus, t'ouvrir son sein humide.
Son cœur impatient t'accuse de retard.
Je ne te retiens plus; presse donc ton départ,
Que ton char obéisse à la main qui le guide;
Va, Soleil, que Thétis soit heureuse à son tour,

Va livrer ton repos à son fidèle amour;
Mais ne dors pas long-temps dans sa couche divine,
Éveille du matin tes coursiers lumineux,
Excite leur ardeur, hâte l'instant heureux
Où je dois revoir Caroline!

Il cessa de chanter, descendit de la roche de granit, et, avant que la sombre Nuit, escortée du Silence et des Songes, commençât à faire rouler son char d'ébène sur la cîme des forêts, il rentra dans son asile souterrain, arrangea son lit de feuillage, et se coucha bercé d'agréables illusions . . . .
. . . .

La Vallée de Philosie (*).

Et moi aussi j'ai senti ma tête se courber sous le poids du malheur, et c'est dans le sein de la nature que je viens souvent puiser l'oubli de mes maux. C'est une consolation pour moi d'aller souvent, sur les hautes montagnes, jouir des charmes d'une belle matinée, ou de ceux non moins touchans d'une soirée calme et mélancolique.

Souvent, lorsque le Soleil est sur le point de dételer ses coursiers, et d'aller se reposer der-

(1) La vallée de Philosie ou Fillïouse est plus connue à Autun sous le nom de Brise-Cou.

rière les montagnes de Beuvray, je me plais à parcourir les bords sinueux de l'Arroux. Je salue en passant les ruines de ce temple antique dédié, dit-on, au vieux Janus : puis, l'esprit rempli de grands souvenirs, je vais, sur une colline, jouir des derniers regards du dieu de la lumière. Tranquillement assis sous un énorme châtaigner, remplaçant peut-être un de ces chênes jadis sacrés et redoutables, où d'affreux druides, environnés de la terreur et du mystère, rendaient et faisaient exécuter leurs sanglans oracles, je réfléchis sur les vicissitudes de la fortune, sur l'aveuglement, les écarts et les malheurs de l'espèce humaine, qui semble devoir être le patrimoine éternel de l'imposture et de l'oppression. Je gémis, et comment ne pas gémir en songeant à tant de nations livrées, depuis tant de siècles, à la merci de quelques hommes sans foi, sans pudeur et sans frein? D'un côté, la ruse et la violence; de l'autre,

la crainte et la stupidité. Il semble que le Génie du mal ait dit aux tyrans : *Ecrasez sans pitié ce ramas d'imbécilles*, et aux peuples : *Baisez à genoux la verge qui vous frappe !*

Cependant les oiseaux cessent leurs chansons, et le crépuscule du soir rappelle le villageois fatigué à sa paisible chaumière. Je me lève de la pierre tapissée de mousse où je me suis assis, et je quitte le vieux châtaigner, qui va bientôt recevoir dans le creux de son tronc noueux et ridé, le linot ou la mésange qu'attend la chouette. Je m'achemine rêveur au milieu du bourdonnement des insectes, et j'arrive demi-las à la ville, cette ville célèbre qui, sous le nom de Bibracte, fut l'émule et la sœur de Rome, et qui offre encore un dernier vestige de son antique splendeur dans les ruines de ses temples, de ses amphithéâtres, de ses aqueducs, et surtout de ses deux portiques,

dont l'un conduit à la rivière d'Arroux, et dont l'autre a échangé le patronage d'*Hercule* contre celui de *Saint-André*.

Si la promenade du soir a pour moi des charmes inexprimables, celle du matin me plaît aussi plus que je ne saurais le dire. On se sent renaître au milieu du réveil de la nature. Tout ce qui nous environne exerce une délicieuse influence sur nos organes, qui sont comme rajeunis. Notre poitrine se dilate, de plus en plus avide des flots si purs d'un air embaumé. Une fraîcheur vivifiante semble pénétrer jusqu'à l'âme, la pensée devient plus libre, plus facile, plus élevée, le cœur bat dans une sorte d'enivrement, et sur le front qui se colore de teintes plus animées, s'épanouit cette douce joie qui fait croire au bonheur.

A l'instant où j'écris, je suis assis sur un amas de rochers grisâtres recouverts d'un tapis

de mousse et de gramen, mon papier sur un de mes genoux, et le dos appuyé contre un bloc énorme de forme pyramidale, au-dessus duquel un jeune chêne déploie l'orgueil naissant de son feuillage hospitalier.

A ma gauche s'entassent, sous la main des siècles, des massifs de granit dont quelques quartiers suffiraient pour élever quelque monument national. Une foule d'arbustes s'élancent à travers leurs anfractuosités, et parent d'une riante verdure leurs flancs âpres et caverneux.

A ma droite sont encore des rochers, puis encore des rochers, dont le sommet se montre, par intervalle, couronné de serpolet, de mirtille et de bruyère, et dont la base se cache au milieu de nombreuses touffes de genêts fleuris.

Un peu plus loin, mais de l'autre côté du vallon, j'aperçois par momens, à travers les

branches mobiles des arbres que le zéphir balance, cette mystérieuse pyramide qui a été l'objet de tant de conjectures hasardées et de tant d'investigations sans résultat. Les uns ont dit que c'était un phare destiné à guider les voyageurs dans le vallon difficile de Brise-Cou; les autres ont prétendu que c'était un monument funéraire élevé aux mânes de quelque Eduen célèbre, et ils ont eu grand soin de remarquer que sa forme rappelait celle du tombeau de Sextus. Ces diverses allégations sont jusqu'à ce jour restées sans preuves. Au surplus, que ce monument soit un phare ou un tombeau, qu'il soit sorti ou non de la main des anciens Gaulois ou de celle des Romains, il est encore un objet de vénération ou de curiosité chez les modernes Eduens, qui en parlent avec une vanité dont ils ne se rendent pas compte, et qui, dans leur enthousiasme et leur ignorance,

ne savent pas le désigner autrement que sous le nom modeste de *Pierre de Couare* (1).

Les premiers rayons du soleil commencent à dorer son sommet rongé par la dent des années, et à se glisser le long de ses flancs déchirés par le pic des curieux et des prétendus savans dont tous les efforts se sont réduits à provoquer la ruine presque totale de ce monument par d'inutiles et maladroites excavations qui n'ont laissé après elles que des traces difformes.

La présence de cette masse donne à ce site quelque chose de grand et de pittoresque.

(1) Couare est un petit village, à une demi-lieue d'Autun, situé sur une des chaînes de montagnes ou de rochers qui dominent l'étroite et profonde vallée de Brise-Cou. Toute la partie descriptive de cet épisode est exacte : je me rappelle l'avoir faite sur les lieux mêmes.

Comme elle se détache bien du fond du tableau, c'est à-direde ce beau ciel qui l'environne jusqu'à sa base, et de la cîme de ces montagnes bleuâtres qui bordent au loin une riche et vaste plaine où l'œil pénètre à la faveur d'un percé dû à l'abaissement des rochers qui s'offrent à l'entrée de la gorge de Brise-Cou.

A mes pieds, au fond de la vallée sur laquelle je suis comme suspendu, un ruisseau rapide, descendu des étangs de Mont-Jeu, roule, bondit, écume dans son lit étroit et hérissé d'obstacles. Il s'en irrite toujours davantage, mais la distance diminue pour moi les bruyans effets de son impétuosité. Son fracas n'est plus qu'un murmure inspirateur.

Bientôt une partie de ses eaux, lasse de tant d'efforts et de tant de résistance, veut couler plus tranquille, et suit volontiers la route presque horizontale que lui a tracée une main ha-

bile sur le flanc de la montagne qui regarde le nord-est. Elle se dirige lentement vers le village de Couare, et coule sans bruit sur un sable fin mêlé de talc argenté.

J'aperçois maintenant deux ruisseaux. L'un, calme et paisible, porte nonchalamment ses liquides trésors à l'avide Bibracte que l'incurie prive de fontaines : l'autre, toujours furibond, continue à promener son incorrigible turbulence à travers les fleurs, les arbustes, les débris et les rocs amoncelés.

Devant moi s'élève une montagne couverte d'arbres touffus, dont le mystérieux feuillage fut plus d'une fois le temple de l'amour et du plaisir. C'est là que la jeune villageoise vient rêver seulette aux doux aveux de son amant; c'est là que deux jeunes gens de la ville, fuyant l'importune surveillance de leurs inflexibles parens, viennent, au déclin du jour, par des sen-

tiers détournés, s'asseoir sous les berceaux de verdure les plus secrets et les plus sombres, se raconter leurs tourmens, se confier leurs plus intimes pensées, jouir du bonheur d'être ensemble, et respirer le feu de la tendresse avec le doux parfum qui s'exhale des fleurs : c'est aussi là que vient errer le philosophe qui se plaît à descendre dans son propre cœur, au milieu du calme des bois et du silence des passions. Oui, ces bosquets sont chers à tous les êtres sensibles et pensans.

Un peu plus haut, sur une espèce de monticule, brille des premiers feux du jour le pignon blanc d'une chaumière naguères croulante, et maintenant l'orgueilleuse habitation d'un ancien garde-chasse désappauvri. La blancheur de ce rustique palais contraste, d'une manière assez piquante, avec la sombre verdure des forêts qui l'entourent.

Plus bas, en suivant ce large ravin peuplé de châtaigniers courbés sous le poids des années, je vois des moutons qui descendent la montagne, sous la conduite d'une bergère (1) que seconde un chien infatigable, protecteur actif et vigilant. J'entends d'ici les aboiemens du chien et les bêlemens du troupeau se mêler à la voix mélancolique de la bergère. Elle est encore loin de moi; mais, à l'élégance de sa mise, à la grâce de sa tournure, à la légèreté de son pas,

(1) A l'époque où j'écrivais ceci, il y avait à Autun une jeune dame dont le nom m'échappe, et que je ne désignerai ici que par son sobriquet de *Bergère des Alpes*. On la rencontrait souvent à Brise-Cou, faisant paître des chèvres ou des brebis. Sa mise était élégante, sa figure un peu hâlée, mais agréable. On la trouvait ordinairement assise sous un arbre, un livre à la main et sa houlette auprès d'elle. Des citadins superficiels, les dames surtout, la traitaient de

je la crois jeune et jolie. Au son de sa voix, je parierais qu'elle a le cœur tendre et les yeux bleus. Peut-être n'est-il rien de tout cela ; patience ! Elle se dirige de mon côté ; elle approche des touffes de fougères et de genêts qui sont au-dessous de moi. Elle approche encore, enfin la voilà, et, sans être vu, je puis voir à mon gré. Non, je ne me trompais point, elle est en effet jeune, jolie et blonde. Elle continue de chanter, et cette fois je puis distinguer parfai-

folle. Elle était moins folle que la plupart des personnes qui la tournaient en ridicule. Elle était moins sotte et peut-être plus heureuse que beaucoup de ces petites-maîtresses qui ne voient rien au-delà de leurs salons ou de leurs boudoirs. J'ai eu quelquefois le plaisir de causer avec elle ; il m'a semblé qu'il y avait dans sa tête esprit et philosophie, et dans son âme une chaleur qui se manifestait dans deux beaux yeux remplis de la plus vive expression.

tement les paroles que sa bouche prononce. Écoutons :

Chant matinal

DE LA BERGÈRE DE PHILOSIE.

O doux réveil ! bonheur suprême !
Salut, rayons naissans du jour !
Je vais revoir celui que j'aime.
Je respire, et c'est pour l'amour ;
Myrtis va me rendre les armes,
Et son feu va me consumer.
Combien le matin a de charmes,
Quand on s'éveille pour aimer !

Myrtis, dans son ardeur fidelle,
Va me demander un baiser,

Et moi, bergère trop cruelle,
Hélas! je vais le refuser!
Mais, triomphant de mes alarmes,
Le fripon saura m'apaiser.
Combien le jour promet de charmes,
Quand il s'ouvre par un baiser!

Nos jours, filés par la tendresse,
S'écoulent dans un calme heureux.
Si, le soir, un peu de tristesse
Afflige nos cœurs amoureux,
Mon berger, pour calmer ma peine,
Me dit, en me serrant la main,
Je serai près de la fontaine (1);
Souviens-toi d'y venir demain.

(1) C'est la fontaine des Trois-Peupliers.

Aussitôt un baiser bien tendre
Scelle cet espoir enchanteur.
De Myrtis comment se défendre ?
N'est-il pas maître de mon cœur ?
Quand on quitte sa douce amie,
Et qu'on est seul dans ce beau lieu,
Il faut bien, d'une âme attendrie,
L'embrasser, pour lui dire adieu.

Que sa chanson me plaît ! on chante avec plus de méthode et de goût dans les salons dorés et sur les théâtres de la capitale ; mais il y a ici un genre d'expression que l'art ne saurait imiter. La cantatrice la plus habile ne copiera jamais qu'imparfaitement cet accent vrai qui part d'une ame naïve et vraiment émue.

Cependant la jolie bergère s'éloigne. Je n'en-

tends plus que des sons, toujours mélodieux mais confus. Ses paroles, que mon oreille attentive voudrait pouvoir recueillir encore, se perdent dans le bruissement du ruisseau dont elle foule les bords parés de bruyère et de digitales pourprées. Je redouble d'attention; mais c'en est fait! la jolie bergère a eessé de chanter. Elle s'achemine maintenant, de l'air d'une jeune fille rêveuse qui s'occupe en silence de l'objet de ses plus douces pensées. Où dirige-t-elle ses pas? Sans doute du côté de la fontaine des Trois-Peupliers; car j'aperçois près de là, debout sur un grand rocher blanc, un jeune garçon qui, l'oreille au guet et le cou tendu, semble plonger son regard au fond de la vallée, tandis que plusieurs de ses chèvres gravissent sur ces rocs escarpés d'où s'élançait, il y a quelques années, une très-belle cascade, destinée à faire mouvoir une roue immense, roue chargée de mettre en jeu une vaste usine,

utile projet resté, comme tant d'autres, sans exécution.

Quels charmes ont pour moi tous les objets qui m'environnent! avec quelle douce éloquence ils parlent à mon ame! où trouver des jouissances égales à ces plaisirs simples et purs dont mon cœur ici est comme enivré. Qu'il est frais et odoriférant ce doux zéphire qui, de temps en temps, soulève le léger feuillet sur lequel j'écris! que ciel est riant! qu'ils sont pittoresques ces grands effets de lumière et d'ombre que le matin promène sur la cîme des monts, et dans le creux des vallées! Que ces rochers sont majestueux! que ces fleurs, que ces plantes sont variées! Qu'il est mélodieux le chant de tous ces oiseaux qui peuplent ces mobiles berceaux de verdure, surtout le chant de ce rossignol caché dans les saules et les vernes qui bordent le ruisseau. J'oublie, en l'écoutant, et les accens du

bouvreuil et ceux de la fauvette. J'aime presque autant sa romantique chanson que celle de la jolie bergère.



LES TÉNÈBRES.

LES TÉNÈBRES,

POÈME

DE LORD BYRON,

TRADUIT

Par M. Paulin Paris.

J'eus un rêve qui n'était pas tout-à-fait un rêve. L'astre brillant du jour était éteint ; les étoiles, désormais sans lumière, erraient à l'aventure dans les ténèbres de l'espace éternel ; et la terre réfroidie roulait, obscure et noire,

dans une atmosphère sans lune. Le matin venait et s'en allait, — venait sans ramener le jour : les hommes oublièrent leurs passions dans la terreur d'un pareil désastre; et tous les cœurs glacés par l'égoïsme n'avaient d'ardeur que pour implorer le retour de la lumière. On vivait près du feu : — les trônes, les palais des rois couronnés, — les huttes, les habitations de tous les êtres animés, tout était brûlé pour devenir fanal. Les villes étaient consumées, et les hommes se rassemblaient autour de leurs demeures enflammées pour s'entre-regarder encore une fois. Heureux ceux qui habitaient sous l'œil des volcans, et qu'éclairait la torche du cratère! Il n'y avait plus dans le monde qu'une attente terrible. Les forêts étaient incendiés; — mais, d'heure en heure, elles tombaient et s'évanouissaient; — Les troncs qui craquaient s'éteignaient avec fracas; — et tout était noir. Les figures des

hommes près de ces feux désespérés, n'avaient plus une apparence humaine, quand par hasard un éclair de lumière y tombait. Les uns étendus par terre, cachaient leurs yeux et pleuraient; les autres reposaient leurs mentons sur leurs mains entrelacées, et souriaient; d'autres enfin couraient cà et là, alimentaient leurs funèbres bûchers, et levaient les yeux avec une inquiétude délirante vers le ciel, sombre dais d'un monde anéanti; puis, avec d'horribles blasphêmes, ils se laissaient rouler par terre, grinçaient les dents et hurlaient. Les oiseaux de proie criaient aussi, et, frappés d'épouvante, agitaient dans la poussière leurs ailes inutiles. Les bêtes les plus farouches étaient devenues douces et craintives. Les vipères rampaient et se glissaient parmi la foule; elles sifflaient encore, mais leur dard ne blessait plus. — On tuait ces animaux pour s'en nourrir, et la guerre qui, pour un moment,

avait cessé, dévorait de nouveau maintes victimes. — Un repas ne s'achetait qu'au prix du sang, et chacun, assis à l'écart, se rassasiait dans les ténèbres avec une morne gloutonnerie. Il n'y avait plus d'amour : la terre entière n'avait plus qu'une pensée, — et c'était la pensée de la mort, de la mort sans délai et sans gloire. Les angoisses de la famine dévoraient toutes les entrailles ; — Les hommes mouraient, et leurs ossemens n'avaient pas de tombeaux ; ceux qui restaient encore, faibles et amaigris, se mangeaient les uns les autres ; les chiens eux-mêmes attaquaient leurs maîtres, hormis pourtant un seul qui veillait près d'un cadavre, et tenait à distance les animaux et les hommes affamés, jusqu'à ce qu'ils tombassent d'inanition, et qu'au bruit de la chute d'un nouveau mort, ils courussent déchirer de leurs mâchoires décharnées les chairs encore palpitantes : quant à ce chien fidèle, il ne cherchait

point de nourriture; mais avec un gémissement pitoyable et non interrompu, avec un cri aigu de désespoir, léchant la main qui ne répondait pas à sa caresse, — il mourut. La famine réduisit par degrés le nombre des vivants: enfin deux habitans d'une cité immense survivaient seuls, et ils étaient ennemis : ils se rencontrèrent près des tisons expirans d'un autel consumé où l'on avait entassé, pour un objet profane, un monceau d'objets sacrés : de leurs mains froides et sèches, comme celles d'un squelette, ils remuèrent et grattèrent, tout en frissonnant, les faibles cendres du foyer; leur faible poitrine exhala un léger souffle de vie, et produisit une flamme qui était une vraie dérision : puis, la clarté devenant plus grande, ils levèrent les yeux et s'entre-regardèrent, — se virent, poussèrent un cri, et moururent; — ils moururent du hideux aspect qu'ils s'offrirent l'un à l'autre, ignorant chacun qui était

celui sur le front duquel la famine avait écrit *démon*. Le monde était vide : là où furent des villes populeuses et puissantes, plus de saison, plus d'herbe, plus d'arbres, plus d'hommes, plus de vie ; rien qu'un monceau de morts, — un cahos de misérable argile. Les rivières, les lacs, l'Océan, étaient calmes, et rien ne remuait dans leurs silencieuses profondeurs ; les navires, sans matelots, pourrissaient sur la mer ; leurs mâts tombaient pièce à pièce ; chaque fragment, après sa chûte, dormait sur la surface de l'abîme immobile : — Les vagues étaient mortes, le flux et le reflux anéanti, car la lune qui le règle avait péri ; les vents avaient expiré dans l'atmosphère stagnante, et les nuages n'étaient plus ; les ténèbres n'avaient pas besoin de leur aide, — elles étaient l'univers lui-même.



EXTRAIT

DE L'ORIGINE

DE TOUS LES CULTES.

Extrait

DE L'ORIGINE

DE TOUS LES CULTES,

Par Dupuis.

CHAPITRE IV DE L'ABRÉGÉ.

L'univers fut partagé en deux grandes masses ou parties, l'une appelée la cause active, l'autre la cause passive ou la partie mâle et la partie femelle qui composèrent le grand Androgyne, dont les deux sexes étaient censés s'unir pour tout produire, c'est-à-dire le monde agissant en lui-même et sur lui-même. Voilà un des grands mystères de l'ancienne théolo-

gie : le ciel contient la première partie ; la terre et les élémens jusqu'à la lune, comprirent la seconde.

Deux choses ont frappé tous les hommes dans l'univers et dans les formes des corps qu'il renferme : ce qui semble y demeurer toujours, et ce qui ne fait que passer. Le ciel et la terre présentent l'image de ce contraste frappant de l'Être éternel et de l'être passager. Dans le ciel, rien ne semble naître, croître, décroître et mourir, lorsqu'on s'élève au-dessus de la sphère de la lune. Elle seule paraît offrir des traces d'altération, de destruction et de reproduction de formes dans le changement de ses phases, tandis que d'un autre côté elle présente une image de perpétuité dans sa propre substance, dans son mouvement et dans la succession périodique et invariable de ces mêmes phases. Elle est comme le terme le plus

élevé de la sphère des êtres sujets à altération. Au-dessus d'elle, tout marche dans un ordre constant et régulier, et conserve des formes éternelles. Tous les corps célestes se montrent perpétuellement les mêmes, avec leurs grosseurs, leurs couleurs, leurs mêmes diamètres, leurs rapports de distance, si l'on en excepte les planètes ou les astres mobiles : leur nombre ne s'accroît ni ne diminue. Uranus n'engendre plus d'enfans et n'en perd point : tout est chez lui éternel et immuable ; au moins tout nous paraît l'être.

Il n'en est pas de même de la terre. Si d'un côté elle partage l'éternité du ciel dans sa masse et dans sa force et ses qualités propres, de l'autre, elle porte dans son sein et à sa surface une foule innombrable de corps extraits de sa substance et de celle des élémens qui l'enveloppent. Ceux-ci n'ont qu'une existence momen-

tanée, et passent successivement par toutes les formes, dans les diverses organisations qu'éprouve la matière terrestre. A peine sortis de son sein; ils s'y replongent aussitôt.

Voilà donc deux grandes divisions qui ont dû se faire remarquer dans l'univers; et qui séparent les corps existans dans toute la nature par des différences très-tranchantes. A la surface de la terre, on voit la matière subir mille formes diverses, suivant les différentes contextures des germes qu'elle contient, et les configurations des moules qui les reçoivent et où ils se développent. Ici elle rampe sous la forme d'un arbuste flexible; là, elle s'élève majestueusement sous celle du chêne robuste; ailleurs, elle se hérisse d'épines, s'épanouit en roses, se nuance en fleurs, se mûrit en fruits, s'alonge en racines ou s'arrondit en masse touffue, et couvre de son ombre épaisse le vert gazon, sous la

forme duquel elle alimente les animaux, qui sont encore elle-même, mise en activité dans une organisation plus parfaite, et mue par le feu, principe qui donne la vie aux corps animés. Dans ce nouvel état, elle a encore ses germes, son développement, sa croissance, sa perfection ou sa maturité, sa jeunesse, sa vieillesse et sa mort, et elle laisse après elle des débris destinés à recomposer de nouveaux corps. Sous cette forme animée, on la voit également ramper en insecte et en reptile; s'élever en aigle hardi, se hérisser des dards du porc-épic, se couvrir de duvet, de poils ou de plumes diversement colorées; s'attacher aux rochers par les racines du polype, se traîner en tortue, bondir en cerf ou en daim léger, ou presser la terre de sa masse pesante en éléphant, rugir en lion, mugir en bœuf, chanter sous la forme d'oiseau; enfin articuler des sons sous celle de l'homme, combiner des idées, se con-

naître et s'imiter elle-même, créer les arts, et raisonner sur toutes ses opérations et sur celles de la nature. C'est là le terme connu de la perfection de la matière organisée sur la surface de la terre.

A côté de l'homme sont les extrêmes qui contrastent le plus avec la perfection de la matière animée, dans les corps qui s'organisent au sein des eaux, et qui vivent dans le coquillage. Ici le feu de l'intelligence, le sentiment et la vie sont presqu'entièrement éteints, et une nuance légère y sépare l'être animé de celui qui ne fait que végéter. La nature prend des formes encore plus variées que sur la terre : les masses y sont plus énormes, et les figures plus monstrueuses, mais on y reconnaît toujours la matière mise en activité par le feu Ether, dont l'action est enchaînée dans un fluide plus grossier que l'air. Le vermisseau rampe ici

dans le limon, tandis que le poisson fend la masse des eaux à l'aide de ses nageoires, au-dessus de l'anguille tortueuse, qui développe ses replis vers la base du fluide. L'énorme baleine y présente une masse de matière vivante, qui n'a pas son égale parmi les habitans de la terre et de l'air, quoique les trois élémens aient chacun des animaux dont les formes offrent assez souvent des parallèles. On remarque dans tous un caractère commun : c'est l'instinct de l'amour qui les rapproche pour se reproduire, et un autre instinct moins doux qui les porte à se rechercher comme pâture, et qui tient aussi au besoin de perpétuer les transformations de la même matière sous mille formes, et à la faire revivre tour-à-tour dans les divers élémens qui servent d'habitation aux corps organisés. C'est là le Prothée d'Homère, suivant quelques allégoristes.

La terre recèle dans son sein fécond la cause ou les germes des êtres qu'elle en fait éclore; mais elle n'est pas la seule cause. Les pluies qui la fertilisent semblent venir du ciel ou du séjour des nuages. La chaleur vient du soleil, et les vicissitudes des saisons sont liées au mouvement des astres, qui paraissent les ramener. Le ciel fait donc aussi cause avec la terre, mais cause active, produisant tous les changemens sans en éprouver lui-même et les produisant en un autre que lui.

« On remarqua qu'il y avait, dans l'uni-
» vers, comme le dit très-bien Ocellus de Lu-
» canie, génération et cause de génération, et
» l'on plaça la génération là où il y avait chan-
» gement et déplacement de parties, et la
» cause où il y avait stabilité de nature. com-
» me le monde, ajoute ce philosophe, est in-
» générable et indestructible, qu'il n'a point
» eu de commencement et qu'il n'aura point

» de fin, il est nécessaire que le principe qui
» opère la génération dans un autre que lui,
» et celui qui l'opère en lui-même aient co-
» existé.

» Le principe qui opère en un autre que lui
» est tout ce qui est au-dessus de la lune, et
» surtout le soleil qui, par ses allées et ses re-
» tours, change continuellement l'air, en rai-
» son du froid et du chaud, d'où résultent les
» changemens de la terre et de tout ce qui tient
» à la terre. Le Zodiaque dans lequel se meut
» le soleil, est encore une cause qui concourt
» à la génération : en un mot, la composition
» du monde comprend la cause active et la
» cause passive; l'une qui engendre hors d'elle,
» l'autre qui engendre en elle. La première,
» c'est le monde supérieur à la lune; la se-
» conde, c'est le monde sublunaire : de ces
» deux parties, l'une divine, toujours cons-

» tante, et l'autre mortelle, toujours chan-
» geante, est composé ce qu'on appelle le
» le monde, dont un des principes est toujours
» mouvant et gouvernant; et l'autre toujours
» mu et gouverné. »

Voilà un précis de la philosophie ancienne qui a passé dans les théologies et les cosmogonies des différens peuples.

Cette distinction de la double manière dont la grande cause procède à la génération des êtres produits par elle et en elle, ont donné lieu à des comparaisons avec les générations d'ici bas, ou deux causes concourent à la formation de l'animal, l'une activement l'autre passivement; l'une comme mâle, l'autre comme femelle; l'une comme père et l'autre comme mère. La terre a été regardée comme la matrice de la nature et le réceptacle des germes, et la nourrice des êtres produits dans son

sein ; le ciel comme le principe de la fécondité. Ils durent présenter l'un et l'autre les rapports de mâle et de femelle, ou plutôt de mari et de femme, et leur concours, l'image d'un mariage d'où naissent tous les êtres.

« Le Ciel, dit Plutarque, était le père parce » qu'il versait la semence dans le sein de la » terre par le moyen de ses pluies; la Terre » qui, en les recevant, devenait féconde et en» fantait, paraissait être la mère. »

L'Amour, suivant Hésiode, présida au débrouillement du cahos. C'est là ce chaste mariage de la nature avec elle-même, que Virgile a chanté dans ces beaux vers du second livre des Géorgiques. « La Terre, dit ce poête, » s'entr'ouvre au printemps pour demander au » Ciel le germe de la fécondité. Alors l'Ether, » ce dieu puissant, descend au sein de son » épouse joyeuse de sa présence. Au moment

» où il fait couler sa semence dans les pluies » qui l'arrosent, l'union de leurs deux immen- » ses corps donne la vie et la nourriture à tous » les êtres. » C'est également au printemps et au 25 de mars que les fictions sacrées des chrétiens supposent que l'Éternel se communique à leur déesse vierge, pour réparer les malheurs de la nature et régénérer l'univers.

Columelle, dans son traité sur l'agriculture, a aussi chanté les amours de la nature ou le mariage du Ciel avec la Terre, qui se consomme tous les ans au printemps. C'est cette union de l'univers à lui-même ou cette action mutuelle de ses deux sexes qu'il appelle les grands secrets de la nature, ses orgies sacrées, ses mystères, et dont les initiations anciennes retraçaient les tableaux variés par une foule d'emblêmes. De là les fêtes ityphalliques et la consécration du *Phallus* et du *Cteis*, ou des

parties sexuelles de l'homme et de la femme dans les anciens sanctuaires.

Telle est aussi chez les Indiens l'origine du culte de Lingam, qui n'est autre chose que l'assemblage des organes de la génération des deux sexes, que ces peuples ont exposés dans les temples de la nature, pour être un emblême toujours subsistant de la fécondité universelle.

Les Gourous sont chargés d'orner le Lingam de fleurs, à peu près comme les Grecs paraient le Phallus. Le Taly que le Brame consacre, que le nouvel époux attache au cou de son épouse, et qu'elle doit porter tant qu'elle vivra, est souvent un Lingam ou l'emblême de l'union des deux sexes.

Les Egyptiens avaient pareillement consacré le Phallus dans les mystères d'Isis et d'Osiris.

Suivant Kirker on a retrouvé le Phallus honoré jusqu'en Amérique. Si cela est, ce culte a eu la même universalité que celui de la nature elle-même, où de l'être qui réunit cette double force. Nous apprenons de Diodore que les Egyptiens n'étaient pas les seuls peuples qui eussent consacré cet emblême; qu'il l'était chez les Assyriens, chez les Perses, chez les Grecs, comme il l'était chez les Romains et dans toute l'Italie.

Les docteurs chrétiens ont donc eu tort de déclamer contre les fêtes et contre les images qui avaient pour objet le culte de la fécondité universelle. Ces images, ces expressions symboliques des deux grandes forces de l'Univers-Dieu, étaient aussi simples qu'ingénieuses, et avaient été imaginées dans les siècles où les organes de la génération et leur union n'avaient point encore été flétris par le préjugé ridicule

de la mysticité, ou déshonorée par les abus du libertinage. Les opérations de la nature et ses agens étaient sacrés comme elle : nos erreurs religieuses et nos vices les ont seuls profanés.

L'auteur de la Théogonie des Crétois, des Atlantes, Hésiode, Apollodore, Proclus, tous ceux qui ont écrit la généalogie des Dieux ou des causes, mettent en tête le Ciel et la Terre. Ce sont là les deux grandes causes dont toutes choses sont sorties. Le nom de roi et de reine, que certaines théogonies leur donnent, tient au style allégorique de l'antiquité, et ne doit pas nous empêcher de reconnaître les deux premières causes de la nature. Nous devons également voir dans leur mariage l'union de la cause active à la cause passive, qui était une de ces idées cosmogoniques que toutes les religions se sont étudiées à retracer.

A cette première division de l'univers en

cause active et en cause passive, s'en joint une seconde : c'est celle des principes, dont l'un est principe de lumière ou de bien, l'autre principe de ténèbres ou de mal. Ce dogme fait la base de toutes les théologies, comme l'a très-bien observé Plutarque.

« Il ne faut pas croire, dit ce philosophe, » que les principes de l'univers soient des » corps inanimés, comme l'ont pensé Démo- » crite et Épicure, ni qu'une matière sans qua- » lité soit organisée et ordonnée par une seule » raison ou providence, maîtresse de toutes » choses, comme l'ont dit les Stoïciens; car il » n'est pas possible qu'un seul être bon ou » mauvais soit la cause de tout, Dieu ne pou- » vant être la cause d'aucun mal.

» Cette opinion sur les deux principes est » de toute antiquité; elle a passé des théolo- » giens et des législateurs aux poètes et aux

» philosophes. L'auteur n'en est point connu; » mais l'opinion elle-même est constatée par » les traditions du genre-humain; elle est con- » sacrée par les mystères et les sacrifices chez » les Grecs et chez les barbares. On y recon- » naît le dogme des principes opposés dans la » nature, qui par leur contrariété produisent » le mélange du bien et du mal.

» Rien ne se peut faire sans cause; et, si le » bon ne peut être cause du mauvais, il est » absolument nécessaire qu'il y ait une cause » pour le mal, comme il y en a une pour le » bien.

» Ce dogme a été généralement reçu chez » la plupart des peuples, et surtout chez ceux » qui ont une plus grande réputation de sa- » gesse. Ils ont tous admis deux dieux, de mé- » tier différent, pour me servir de cette ex » pression., dont l'un faisait le bien, et l'autre

» le mal qui se trouve dans le monde. Ils don» naient au premier le titre de Dieu par ex» cellence, et à l'autre celui de Démon.

» Les Perses disaient du premier qu'il était » de la nature de la lumière, et de l'autre, » qu'il était de celle des ténèbres. Chez les » Egyptiens, le premier s'appelait Osiris, et » le second Typhon, ennemi éternel du pre» mier. »

Tous les livres sacrés des Perses et des Egyptiens contiennent le récit merveilleux et allégorique des divers combats qu'Ahriman et ses anges livraient à Oromaze, et que Typhon livrait à Osiris. Ces fables ont été répétées par les Grecs dans la guerre des Titans et des géans à pied, en forme de serpens, contre Jupiter ou contre le principe du bien et de la lumière; car Jupiter, dans leur théologie, comme l'ob-

serve très-bien Plutarque, répondait à l'Oromaze des Perses et à l'Osiris des Egyptiens.

Les deux principes ne sont pas restés seuls et isolés. Ils ont eu chacun leurs génies familiers, leurs anges, leurs Izeds, leurs Devs, etc., sous l'étendard de chacun d'eux, comme chefs, s'est rangée une foule d'esprits ou d'intelligences qui avaient de l'affinité avec leur nature, c'est-à-dire, avec le bien et la lumière, ou avec le mal et les ténèbres ; car la lumière a toujours été regardée comme appartenant à l'essence du bon principe, et comme la première divinité bienfaisante, dont le soleil était le principal agent. C'est à elle que nous devons la jouissance du spectacle brillant de l'univers, que les tenèbres nous dérobent en plongeant la nature dans une espèce de néant.

Au sein des ombres d'une nuit obscure et profonde, lorsque le ciel est chargé d'épais

nuages ; quand tous les corps ont disparu à nos yeux, et que nous semblons habiter seuls avec nous-mêmes et avec l'ombre noire qui nous enveloppe, quelle est alors la mesure de notre existence ? Combien peu elle diffère d'un entier néant, surtout quand la mémoire et la pensée ne nous entourent pas de l'image des objets que nous avait montrés le jour !

Tout est mort pour nous, et nous-mêmes le sommes en quelque sorte pour la nature. Qui peut nous donner la vie et tirer notre âme de ce mortel assoupissement qui enchaîne son activité dans l'ombre du chaos ? Un seul rayon de la lumière peut nous rendre à nous-mêmes et à la nature entière, qui semble s'être éloignée de nous. C'est ce besoin de la lumière, c'est son énergie créatrice qui a été sentie par tous les hommes qui n'ont rien vu de plus affreux que son absence. Voilà leur première divinité, dont

l'éclat brillant, jaillissant du sein du chaos, en fit sortir l'homme et tout l'univers, suivant les principes de la théologie d'Orphée et de Moïse. Voilà le dieu Bel des Chaldéens, l'Oromaze des Perses, qu'ils invoquent comme source de tout le bien de la nature, tandis qu'ils placent dans les ténèbres et dans Ahriman, leur chef, l'origine de tous les maux; aussi ont-ils une grande vénération pour la lumière, et une grande horreur pour les ténèbres. La lumière est la vie de l'univers, l'amie de l'homme et sa compagne la plus agréable; avec elle il ne s'aperçoit plus de sa solitude; il la cherche dès qu'elle lui manque, à moins qu'il ne veuille, pour reposer ses organes fatigués, se dérober au spectacle du monde et à lui-même.

Mais quel est son ennui, lorsque son réveil précédant le retour du jour, il est forcé d'attendre l'apparition de la lumière! Quelle est sa

joie, lorsqu'il entrevoit ses premiers rayons, et que l'aurore, blanchissant l'horizon, rappelle sous sa vue tous les tableaux qui avaient disparu dans l'ombre!

Il paraît enfin environné de toute sa gloire ce dieu bienfaisant dont l'empire va s'exercer sur toute la terre, et dont les rayons vont éclairer ses autels. Son disque majestueux répand à grands flots la lumière et la chaleur dont il est le grand foyer.

Voilà le dieu qu'ont adoré tous les hommes, qu'ont chanté tous les poètes, qu'ont peint et représenté, sous divers emblêmes et sous une foule de noms différens, les peintres et les sculpteurs qui ont décoré les temples élevés à la grande cause ou à la nature. Ainsi les Chinois ont leur fameux Ming-Tang, ou temple de la lumière; les Perses les monumens de leur

Mithra, et les Égyptiens les temples d'Osiris, le même dieu que le Mithra des Perses.

Les habitans de l'île de Murray élevèrent aussi un temple à la lumière; le jour qui en émane eut ses mystères, et Hésiode donne l'épithète de sacrée à la lumière qui vient le matin dissiper les ombres de la nuit. Toutes les grandes fêtes des Anciens sont liées à son retour vers nos régions, et à son triomphe sur les longues nuits de l'hiver.

Oromaze, né de la substance pure de la lumière, voilà le bon principe : aussi ses productions tiennent-elles de sa nature. Qu'on l'appelle Oromaze, Osiris, Jupiter, le bon dieu, le dieu blanc, etc., peu nous importe. Ahriman, né des ténèbres, voilà le mauvais principe, et ses œuvres sont conformes à sa nature. Qu'on l'appelle Ahriman, Typhon, le chef des Titans, le Diable, Satan, le dieu Nuit, peu

nous importe encore. Ce sont là les diverses expressions de la même idée, par lesquelles chaque religion a cherché à rendre raison du bien et du mal qui se combinent dans le monde, etc.

(Voyez le chap. IV[e] de l'*Abrégé de l'Origine de tous les Cultes*, que je regrette de n'avoir pu transcrire ici dans sa totalité.)




Poésies Diverses.

L'Initiation.

Le monarque brillant que l'Orient adore,
Excitant dans les airs, sous les pas de l'Aurore,
Ses agiles coursiers enivrés de nectar,
Des portes du matin s'avançait sur son char.
De ses premiers rayons il dorait la verdure.
Les oiseaux saluaient sa clarté vive et pure;
L'abeille en bourdonnant pillait le bord des eaux;
Le léger papillon visitait les roseaux,
Le tendre agneau déjà bêlait dans la prairie;
La bergère essayait sa romance chérie;
L'Amour dans son carquois cherchait de nouveaux traits.

Au matin d'un beau jour que les bois ont d'attraits !
Ces tapis de gazon, cette grotte tranquille
Des nymphes d'alentour voluptueux asile,
Ces ruisseaux murmurans, ces arbustes, ces fleurs,
Confondant leurs parfums, mariant leurs couleurs,
Des rossignols plaintifs la voix enchanteresse,
Tout répand dans les cœurs une secrète ivresse,
Mystérieux Citeaux, tes bois délicieux
Semblaient à mes regards l'heureux séjour des dieux.

De bonne heure cherchant leur douce solitude.
J'avais fui la cité, séjour de servitude.
Loin des tyrans cruels et des lâches flatteurs,
Citeaux, je parcourais tes bosquets enchanteurs.
Sous mes pas s'inclinait l'herbe molle et fleurie.
Je rêvais: dans les bois naquit la rêverie.
Mon âme s'exaltait; mais, le croira-t-on bien?

Dans mes divers pensers l'amour n'était pour rien.
Tout en foulant le sol de cet autre Cithère,
Mes désirs respiraient je ne sais quoi d'austère.
Des plus nobles transports vivement agité,
C'est toi que je cherchais, auguste Vérité.
Vérité, j'invoquais ton flambeau secourable.

A mes yeux se présente un vieillard vénérable.
«Vertueux Philémon, lui dis-je en l'abordant,
» Daignez me seconder dans mon désir ardent.
» J'aime la Vérité, j'implore sa lumière.
» Vous dont elle éclaira l'honorable carrière,
» Veuillez guider mes pas au pied de son autel!
» — Qu'ose me demander un profane mortel,
» Répond-t-il? Moi t'admettre à ses divins mystères!
» Qui se montre docile à ses lois salutaires?
» De l'homme corrompu l'œil faible et délicat

» Ne peut de son flambeau souffrir le vif éclat.
» De ses moindres rayons notre orgueil s'effarouche,
» Et de chastes appas n'ont plus rien qui nous touche.
» On l'invoque toujours, et toujours on la fuit.
» La faiblesse la craint, le crime la poursuit.
» L'homme le plus perfide, à chaque instant l'implore,
» Et, tout en l'opprimant, il jure qu'il l'adore.

» Un jour elle parut aux regards des humains.
» Mille dons précieux chargeaient ses belles mains.
» Tu crois, que, transportés d'une sainte allégresse,
» On se hâta d'ouvrir un temple à la Déesse,
» Qu'on accourut, semant mille fleurs sous ses pas ;
» Mais arrête ! frémis !.... et connais des ingrats.
» De ses propres bienfaits sur elle ils se vengèrent,
» Et dans le fond d'un puits les cruels la plongèrent.

» Des sages, animés d'un généreux accord,
» Sont venus en secret l'arracher à son sort,
» La presser sur leurs cœurs incapables de feindre,
» Ranimer son flambeau près, hélas! de s'éteindre,
» Et garder aux humains, par un soin soutenu,
» Ce vrai Palladium qu'ils ont trop méconnu.

. . . . .

» La renommée au monde apprit que la Déesse,
» Loin de ces insensés que trop de clarté blesse,
» Survivait, libre enfin de leurs cruels efforts,
» Et ne redoutait plus leurs coupables transports,
» Du puits fatal on crut qu'elle s'était sauvée,
» Et de rusés jongleurs dirent l'avoir trouvée.
» N'ouvre jamais l'oreille à leurs discours trompeurs,
» Regarde avec mépris ces vils profanateurs.
» Ils viendront tour-à-tour l'offrir à ton hommage;
» Mais tu n'embrasserais qu'une infidèle image.

» Ils n'ont que son fantôme, et le mensonge affreux
» S'est paré de ses traits pour surprendre tes vœux.
» Elle sait trop l'accueil qu'on lui fit sur la terre.
» Elle fuit désormais loin de l'œil du vulgaire,
» Et ne prodigue plus ses trésors généreux
» Qu'à des adorateurs choisis et peu nombreux.
» Sans voile, du méchant elle craint les outrages ;
» La pudeur la retient sous le manteau des sages.

» Tu brûles aujourd'hui de contempler ses traits ;
» Mais renonce au plaisir de compter ses attraits.
» Pourtant ne ferme point ton cœur à l'espérance.
» Un jourell e pourra, couronnant ta constance,
» Recevoirt on encens par le temps épuré ;
» Tu n es s digne encor de son culte sacré. »
Il se tait La douleur en ce moment m'oppresse.

« — Sévère Philémon, repris-je avec tristesse,
» Dans quel abattement vous plongez mes esprits !
» Pour la Déesse en vain mon cœur est donc épris !
» Que me sert de l'aimer, ne pouvant la connaître ?
» Quand nous nous égarons, c'est sa faute peut-être.
» Si d'elle je n'attends que d'injustes rigueurs,
» Du vice je suivrai les sentiers pleins de fleurs.
» Je les suivrai..... Mais non ; j'abhorre le mensonge ;
» Dans un gouffre de maux sa douce voix nous plonge.
» La seule Vérité peut rendre l'homme heureux ;
» Elle seule obtiendra mes soupirs et mes vœux.
» De ma sincérité s'il faut donner un gage,
» Quel qu'il soit, je suis prêt : comptez sur mon courage.

« —Ton dévouement me plait, répliqua Philémon.
» Eh bien ! dans tes périls je serai ton patron.
» Tu sauras surmonter les plus rudes épreuves ;
» Mais de ton zèle il faut multiplier les preuves.

» C'est peu de mépriser les horreurs de la mort;
» De ta foi j'ose attendre un plus sublime effort.
» Chaque jour sois meilleur, apporte un soin extrême
» A vaincre tes penchans, à régner sur toi-même.
» Sors du triste bourbier où rampent les mortels,
» Dont la sottise rend les malheurs éternels.
» Ose briser le joug des opinions vaines,
» Secoue, esclave enfant, tes langes et tes chaînes,
» Foule aux pieds le clinquant des systêmes trompeurs,
» Arrache de tes yeux le bandeau des erreurs.
» Tant que ce lourd bandeau tient ta vue affaissée,
» Le chaos et la nuit pèsent sur ta pensée.
» Que ton œil dessillé s'ouvre aux rayons du jour,
» La Vérité viendra s'offrir à ton amour.
» Tu la verras enfin, de ton zèle attendrie,
» T'amenant la Vertu, sa compagne chérie,
» Dévoiler à tes yeux mille trésors secrets.
» Elles t'éblouiront de leurs divins attraits.

» L'une est l'effroi du crime et l'espoir des cœurs justes.
» Un miroir, un flambeau, sont dans ses mains augustes ;
» D'une reine en son port brille la majesté,
» Et chacun de ses pas revèle une beauté.
» Ses charmes ont des droits à l'amour de la terre.
» Cette fille des cieux, dans sa franchise austère,
» A pour de vains atours un stoïque dédain.
» Aucun voile importun ne cache son beau sein.
» Ses longs cheveux de jais n'ont rien qui les captive.
» L'autre a noué les siens d'une main attentive.
» De quelques faibles soins son orgueil est flatté,
» Et sa parure est belle en sa simplicité.
» Elle a semé de fleurs sa blonde chevelure.
» Sur son front resplendit son ame noble et pure.
» Sa bouche avec candeur sourit, et, dans ses yeux,
» Brille un touchant reflet du tendre azur des cieux. »

J'écoutais Philémon ; tandis qu'il parle encore,
De quel soudain éclat le bosquet se colore !
Les deux célestes sœurs, sur un char radieux,
Descendent de la nue, et s'offrent à mes yeux.
Le gazon, qu'ont foulé ces beautés immortelles,
Se couronne à l'instant de mille fleurs nouvelles,
Dont la suave odeur parfume au loin les airs.
Elles marchent au bruit d'harmonieux concerts.
Sur leurs pas sont les Arts, la paisible Industrie ;
Le saint respect des lois, l'amour de la patrie,
La haine des tyrans, le courage indompté,
La Gloire.... et le bonheur fils de la Liberté.

« Ciel ! m'écriai-je alors, quelle grâce ! quels charmes.
» Je tombe à vos genoux, et je vous rends les armes,
» O Déesses ! tout cède à votre aspect vainqueur.
» Une flamme éternelle a passé dans mon cœur.

» Désormais à vos lois mon âme est asservie ;
» A parer vos autels je consacre ma vie. »

« — Écoute ! interrompit soudain la Vérité :
» J'ai pris sur moi le soin de ta félicité ;
» Mais retiens les transports de ta reconnaissance.
» Sois discret ; mes faveurs sont le prix du silence.
» Le vulgaire, accusant nos entretiens secrets,
» Oserait leur prêter la couleur des forfaits.
» J'ai connu des humains l'aveugle frénésie.
» Fuis l'œil de l'ignorance et de la jalousie.
» Combien d'infortunés, dont j'ai reçu la foi,
» Ont payé de leurs jours leur tendresse pour moi
» Viens puiser mes leçons à l'ombre du mystère,
» Et prends pour ta devise : *être heureux et se taire.*
» Ne va point toutefois, égoïste glacé,
» Abandonner le monde au mensonge insensé.
» De guider les humains dispute lui la gloire ;

» Mais qu'un zèle prudent t'assure la victoire.
» Fais le bien, ton exemple appuîra tes discours.
» De ma divine sœur je t'offre le secours.
» Tu seras éloquent, aidé de tant de charmes,
» Et les cœurs les plus froids, versant de douces larmes,
» Verront qu'il n'est de gloire et de félicité
» Qu'au sein de la Vertu, sœur de la Vérité. »

Elle dit. Tout-à-coup, à son signal magique,
Parut devant mes yeux un temple magnifique.
Là brillaient des trésors que, sous un voile épais,
Il faut à l'insensé dérober à jamais.





A L'AMITIÉ.

TENDRE Amitié, mon cœur est soumis à tes lois,
Ton souffle céleste m'inspire,
Aujourd'hui je veux sur ma lyre,
Célébrer les bienfaits de ton heureux empire.
Déesse, à te chanter je consacre ma voix.

De ta présence enchanteresse
Combien mes sens furent ravis,
Quand, la première fois, aux jours de ma jeunesse,
Pour moi furent ouverts tes augustes parvis!

Une délicieuse ivresse
Fait encor palpiter mon cœur.
Ton autel a pour moi conservé sa splendeur :
Ton culte embellira les jours de ma vieillesse.

Je vois à tes genoux plus d'un adorateur,
De la félicité tu leur fis la promesse,
Et déjà ton sourire en est l'avant-coureur.
Ah ! lorsque de ta main leur main se sent pressée,
Lorsqu'avec un regard, gage de tes faveurs,
Tu viens les enlacer dans des liens de fleurs,
Leur âme peut-elle être insensible et glacée ?
Le cœur embrâsé de tes feux,
Ils ont à tes bienfaits reconnu ta puissance.
Que de droits éternels à leur reconnaissance !
Ils apprirent de toi le secret d'être heureux.

Quand la foudre en grondant s'allume sur ma tête,
    Au pied de tes autels j'accours.
    Ta bonté veille sur mes jours.
    Contre les coups de la tempête,
Je n'ai point vainement imploré ton secours;
    Ma vive gratitude est prête
A dire au monde entier que tu fus mon recours.
Oh! combien la fortune est cruelle et volage!
Que de mortels, hélas! à ses rigueurs soumis!
Amitié, sur ton sein, j'ose braver sa rage.
Que craindre environné de sincères amis?

Dans le monde, souvent l'odieuse imposture,
O céleste Amitié! prend tes dehors flatteurs.
Le miel coule par flots de sa bouche parjure;
La perfide! un poignard est caché sous ses fleurs.
Tu ne trompas jamais; non, ta main tutélaire

N'a point au doux nectar mêlé d'affreux poisons.
Contre l'homme de bien, dans sa sourde colère,
Le méchant seul ourdit d'infâmes trahisons.

Loin de s'associer aux triomphes du vice,
Répudiant des cours la faveur corruptrice,
Tes vrais adorateurs regardent en pitié
Des vils flatteurs des rois la fourbe et la malice.
Ivres de ton génie, ô sublime Amitié !
De l'oppresseur du faible affrontant l'injustice,
Ils feraient de leurs jours le noble sacrifice ;
L'échafaud serait là que, plus grands de moitié,
Ils ne pâliraient point à l'aspect du supplice.
Vois, ô Déesse ! vois ce fortuné mortel
Que condamne au trépas un arrêt criminel :
Tu le soutiens, rien ne l'étonne.

Contre l'adversité son cœur est affermi.
Les méchans n'en sauraient triompher qu'à demi.
Aux flèches du malheur l'univers l'abandonne ;
Qu'importe ? il lui reste un ami.
Cet ami l'encourage, en montrant la couronne
Qu'à la face du monde attendri de ton deuil,
Tu viendras, toute en pleurs, poser sur son cercueil,
Et, quand sa dernière heure sonne,
Son cœur a palpité d'un légitime orgueil.
L'ami, de son ami, vengera la mémoire.
Intrépide Amitié, tu prends soin de sa gloire.
A l'opprimé ta voix prête son noble appui ;
L'oppresseur sur un trône est moins heureux que lui.

Ces superbes palais où brille l'opulence,
Sont-ils fermés à la douleur ?
Non : les maîtres du monde, au sein de la splendeur

Connaissent aussi la souffrance ;
De leur front j'ai vu la pâleur.

A ces grands orgueilleux qu'un sombre ennui dévore,
Amitié, tes transports ne sont jamais permis.
Que sert de respirer un encens inodore ?
De lâches courtisans ne sont pas des amis.
Amitié, ton culte sublime
N'est point fait pour de vils mortels.
Tu veux qu'une main pure encense tes autels,
Et tu n'acceptes point les hommages du crime.

Les grands cœurs que ton souffle anime
Ont su, triomphateurs nouveaux,
Des siècles conquérir l'estime,
Et planer radieux sur la nuit des tombeaux.
Amitié, laisse-moi célébrer tes miracles.

Sur la foi de tes saints oracles,
Je vois naître mille héros.
Je vois des guerriers indomptables,
Par toi rendus plus redoutables,
En chantant voler au combat.
Des bataillons d'amis! quel rempart pour l'état!

La Grèce allait périr sous un vaste attentat :
Contre le grand monarque Athènes se soulève.
Du plus sage des Grecs le courage s'élève,
Par la lueur du glaive il n'est point abattu.
Modèle d'amitié, modèle de vertu,
Socrate, armé du glaive, et de fer revêtu,
Brave cent fois la mort pour sauver son élève.

Ailleurs Léonidas et ses trois cents amis,
Fiers du lien qui les assemble,

Au banquet du trépas s'honorent d'être admis.
Tous ont vu le péril, tous l'ont vu, nul ne tremble.
Ils ont promis aux dieux, d'une commune voix,
De sceller de leur sang leur respect pour les lois.
Tous fidèles à leur promesse,
Ces trois cents immortels sont tombés à la fois,
Mais leur chute héroïque a délivré la Grèce.

Plus loin, sous un portique affreux,
J'aperçois deux mortels sensibles, généreux,
Deux amis célébrés du couchant à l'aurore.
Au pied d'un autel odieux,
Où le sang humain fume encore,
Ils se sont embrassés.... Leur front est radieux,
La fierté de leur âme éclate dans leur yeux.
Le sublime Pilade et l'inflexible Oreste,
Trouvent des voluptés dans un destin funeste.

Tous deux, tendant la gorge au sacrificateur,
De mourir l'un pour l'autre implorent la faveur.
Et le prêtre, qu'émeut cet élan magnanime,
Doute s'il doit frapper l'une ou l'autre victime.
O Déesse! à l'aspect du plus affreux tourment,
Ta flamme n'est point apaisée :
Ta coupe, de trésors n'est jamais épuisée,
Et ta douce ambroisie enivre un cœur aimant.

De Pirithoüs, de Thésée,
Ton autel a reçu le glorieux serment.
Thésée ose, en son dévoûment,
De Cerbère affronter le triple hurlement.
Il court, de son ami, finir les longues peines;
Son bras doit l'arracher au gouffre des enfers.
Qu'importe qu'en voulant briser ses lourdes chaînes
Il s'expose lui-même à recevoir des fers?

Il pénètre en courroux dans les royaumes sombres,
Cherche Pirithoüs parmi les pâles ombres,
Le redemande au Styx, à l'avare Achéron,
Et jusque sur son trône interroge Pluton.

On a vu de nos jours, des amis énergiques,
Dévoués au salut des libertés publiques,
Noblement conspirer le triomphe des lois,
Puis tomber... et livrer leurs têtes héroïques
A des fourbes soigneux d'épouvanter les rois.
Les rivages sanglans et de l'Ébre et du Tage,
De vertueux proscrits attestent le courage.
Aux pleurs des gens de bien leur malheur a des droits.
Un langage coupable eût protégé leur vie ;
Pouvaient-ils te trahir, ô divine Amitié!
Un cœur rempli de toi connaît-il l'infamie ?
Amis vrais, ne songeant qu'au serment qui les lie,
Ils se taisent..... Pour eux le glaive est sans pitié.

Vois-tu sur cette place immense ;
Un peuple nombreux accourir ?
De quatre infortunés il connaît la sentence.
Il les plaint, et pourtant il veut les voir mourir.
Tous les cœurs en secret ressentent leur souffrance.
Si jeunes encore, et périr !

Déjà sur l'échafaud que leur sang va couvrir,
Ils montent sans effroi ; le peuple fait silence.
« L'amour de la patrie a causé nos malheurs, »
S'écrie avec fierté l'une de ces victimes,
» La haine d'un parti nous a prêté des crimes,
» Plus tard d'amers regrets feront couler vos pleurs.
» Qu'on verse notre sang ! pour toi, France chérie,
» Sur l'échafaud sans honte on peut perdre la vie.
» La honte ! elle appartient à nos persécuteurs ;
» La gloire nous attend.... Allons ! point de faiblesse.
» Si l'Amitié fidèle a guidé tous nos pas,

» Qu'ensemble il nous soit doux de marcher au trépas.
» Jouissons du bonheur que le méchant nous laisse,
» Et pour la liberté mourons avec noblesse.
» A la tombe nous suit un consolant espoir.
» Chers compagnons, adieu !... Bourreau, fais ton devoir. »
Éloignons de nos yeux cette sanglante image.
Amitié, c'est à toi qu'ils devaient leur courage,
Ces proscrits généreux qui, dans un noble accord,
Ont tenu leurs sermens et méprisé la mort.

Amitié, voilà tes prodiges,
Mais, de tes triomphes divers,
Les annales de l'univers
Nous offrent mille autres vestiges.
Tous les sentimens généreux
Naissent de tes sublimes flammes,
Et tu sais graver dans les âmes
Le besoin d'être vertueux.

Ah! ne remonte plus au séjour du tonnerre,
Daigne, daigne toujours régner sur les humains!
La concorde et la paix sont un don de tes mains;
Reste pour consoler la terre.

Reçois notre encens et nos vœux,
Divine compagne du sage;
Mais nous voulons t'honorer mieux,
C'est en nous aimant davantage.
Vois s'embrasser d'heureux mortels....
Étends tes paisibles conquêtes,
Et que l'univers, dans ses fêtes,
De fleurs décore tes autels!



LE SONGE DE MARCIA,

ÉPISODE

Tiré de RÉGULUS, poème héroïque inédit.

MARCIA, qui toujours veille à sa renommée,
Veut qu'à tous les Romains sa porte soit fermée.
A ses femmes ce soin expressément remis
Sera sacré, du moins leur bouche l'a promis.
Puis, sur son cœur ému, pressant le tendre gage
De l'amour du héros armé contre Carthage :
« Viens, dit-elle, ô mon fils, toi dont les traits si doux
» A mes yeux enivrés rappellent mon époux,
» Reste, reste long-tems sur le sein de ta mère.
» Toi seul, jusqu'au retour de ton glorieux père,
» Toi seul peux alléger le poids de mes ennuis.
» Mon Émile, souvent dans le calme des nuits,

» Du besoin de te voir vivement agitée,
» Je quitte brusquement ma couche épouvantée.
» Aux rayons pâlissans d'un timide flambeau,
» Je viens m'asseoir sans bruit auprès de ton berceau.
» D'un paisible sommeil mon Émile repose.
» Que ton souffle est léger! Ta bouche demi-close
» Exhale un doux parfum comme une jeune fleur;
» Ma bouche le respire, il va jusqu'à mon cœur;
» De plaisir et d'amour je le sens qui palpite.
» Age heureux! dis-je alors; nul trouble ne t'agite.
» Dors! dors, aimable enfant! et puisse le chagrin
» Ne jamais altérer ton front calme et serein!
» Puis d'un baiser craintif je t'effleure, et ta mère
» Regagne doucement sa couche solitaire.
» Ton image me suit jusques dans mon sommeil;
» Ta première caresse embellit mon réveil.
» Oh! comme ce matin elle m'a consolée!
» D'un songe affreux mon âme était encor troublée.

» Sur l'horrible tableau qu'il offrit devant moi,
» Je ne puis reporter mes regards sans effroi.
» Je voyais Régulus, au comble de la gloire,
» Renversé tout-à-coup du char de la victoire.
» Un serpent le perçait de son dard assassin ;
» La griffe d'un lion lui déchirait le sein.
» Contre tant de fureur, je vole le défendre ;
» Lui-même, il me repousse et ne veut plus m'entendre.
» Alors un noir génie, au regard menaçant,
» Ordonne son supplice.... A cet arrêt de sang,
» Soudain je vois briller l'appareil des tortures.
» On frappe, et tout son corps, hélas ! n'est que blessures.
» Barbares, laissez-moi, dans mon cruel ennui,
» Le prendre dans mes bras et mourir avec lui !....
» Ciel ! que vois-je ? Un bourreau n'accorde à ma prière
» Que des lambeaux sanglans traînés dans la poussière....
» J'ai senti sur mon front se dresser mes cheveux,
» Et me suis éveillée avec des cris affreux....

» Quelle nuit, Cher enfant, quoi ! tu verses des larmes !
» Ce malheur n'est qu'un songe ; apaise tes alarmes,
» Régulus reviendra. Comme il va t'embrasser,
» Te presser sur son cœur, dans ses bras te bercer !
» Quels beaux présens il va t'apporter de Carthage !
» Les enfans d'Amilcar envîront ton partage.
» Qu'ai-je dit ? Fatal songe, il devait t'ignorer.
» Oh ! calme-toi, sinon je vais aussi pleurer.
» Mais, non ; sur son retour consultons cette lyre.
» Viens, touche cette corde, elle va tout nous dire. »

Sous la main de l'enfant la corde retentit ;
D'Émile encore en pleurs le front s'épanouit.
Telle une fleur nouvelle à s'ouvrir disposée,
Se montre au jour naissant brillante de rosée.

Interrogé trois fois, le docile instrument
Trois fois a réveillé le même sentiment,

Émile est plein de joie. « Eh bien ! lui dit sa mère ,
» Tu l'entends annoncer le retour de ton père.
» Espoir délicieux ! viens , mon fils , mon trésor,
» Pour bien sécher tes pleurs, que je t'embrasse encor !
» Fesons-la résonner cette lyre chérie
» Qui sait rendre la paix à ton âme attendrie.
» Écoute les accens que, pour nous rassurer,
» Un dieu consolateur se plaît à m'inspirer :

» Il reviendra celui que mon cœur aime ;
» Il reviendra le front ceint de lauriers ;
» Rome lui garde un triomphe suprême ;
» L'amour l'attend dans ses heureux foyers.



» Il reviendra dans son modeste asile ,
» Jouir en paix du fruit de ses travaux ;

» Et sur see pas quelque jour, mon Émile,
» Se montrera digne fils d'un héros.



» Il reviendra, mon juste orgueil s'éveille ;
» Combien d'honneurs me vaudront ses vertus !
» Ces mots si doux frapperont mon oreille :
» C'est MARCIA, FEMME DE RÉGULUS.



» Il reviendra, vengeur de la patrie,
» Le nom Romain lui devra sa splendeur.
» Rome vivra ; moi, je perdrais la vie,
» Si l'on mourait d'amour et de bonheur.



C'est ainsi que, cédant au plus touchant délire,
Unissant à sa voix les accords de sa lyre,

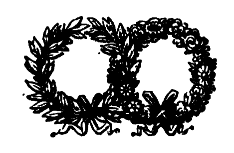
Exprimant de son cœur les tendres sentimens,
Marcia de l'absence apaisait les tourmens.
Jamais sa douce voix n'eut plus de mélodie.
Dans ce calme qui plaît à la mélancolie,
Le jour, qui par degrés éteignait son flambeau,
Prêtait à ses accens un charme tout nouveau.

Marcia chante encor; déjà, d'un aîle agile,
Morphée, au vol léger, touche les yeux d'Émile.
Émile en souriant s'abandonne au sommeil.
» Repose, et sois heureux jusques à ton réveil, »
A-t-elle dit! « Que rien n'afflige ta mémoire,
» Et qu'un songe, sorti par la porte d'ivoire,
» Montre à tes yeux charmés ton père triomphant
» Revenant consoler sa femme et son enfant! »

A ces mots, Marcia, redoublant de tendresse,

Le porte à son berceau, le flatte, le caresse.
Le jour fuit, tout s'efface, elle l'admire encor.
Tel l'avare attentif de l'œil couve son or.

Long-tems avec orgueil l'épouse du grand homme
A contemplé ce fils qui grandira pour Rome,
Et d'un dernier baiser, couvrant son front vermeil,
Sur sa longue paupière a fixé le sommeil.



LA

FEMME D'ASSAN-AGA.

COMPLAINTE MORLAQUE,

Traduite de l'allemand de Gœthe.

Quelle est cette blancheur près de la forêt verte ?
Serait-ce de la neige ou des cygnes? Oh non ;
Car la neige fondue a fait place au gazon,
Et les cygnes fuiraient vers la rive déserte.
Qui brille donc ainsi dans cette forêt-là ?
　　Ce sont les tentes de l'Aga.

Le fier Assan, blessé, repose dans la sienne.
Une mère, une sœur, sensibles à sa peine,
Et soignent sa blessure, et calment son ennui;

Mais, hélas! sa timide et vertueuse épouse,
En butte à sa fureur soupçonneuse et jalouse,
Tarde à venir auprès de lui.

Guéri, de ce retard il jure le salaire,
« Dans le palais d'Assan n'attends pas son retour ;
Fait-il dire à l'épouse, objet de sa colère,
« Près des siens ta présence a cessé de lui plaire ;
» Assan te chasse de sa cour. »

A cet arrêt cruel, Philéa fond en larmes.
Son désespoir s'exhale en douloureux sanglots ;
Mais l'écho du palais fait entendre un bruit d'armes,
Le pavé retentit sous le pied des chevaux.
« C'est lui! je suis perdue... » En ses vives alarmes.
Elle monte à la tour : ses tourmens vont cesser,
Dans un profond abîme elle va se lancer.

Ses enfans l'ont suivie, et leurs voix la rappellent;
De leurs yeux effrayés des pleurs amers ruissellent.
« Assan n'est point venu, s'écrie un de ses fils.
» C'est ton frère Pentarovitz. »

Ces mots l'ont retenue au bord du précipice.
Philéa se rassure et revient sur ses pas.
Le front pâle, et le cœur brisé par l'injustice,
Elle serre en pleurant son frère dans ses bras.
« Mon frère, de ta sœur vois la honte cruelle;
» Mes lâches ennemis sont enfin triomphans.
» On me repousse, hélas! comme une criminelle,
» Moi, mère de ces cinq enfans. »

Lui, sans répondre un mot, tire de sa ceinture
Un papier contenu dans une soie obscure.
« Tous liens, mande Assan, sont rompus entre nous.

» Oublions que jadis Philéa me fut chère.
» J'ordonne son retour au palais de sa mère.
» Qu'elle choisisse un autre époux. »

Quand l'épouse d'Assan voit la lettre funeste
Qui flétrit sa vertu par un indigne affront,
Elle baise en pleurant, seul plaisir qui lui reste,
Ses filles sur la joue, et ses fils sur le front.
Ce nourrisson perdra le doux lait de sa mère.
Le quitter est pour elle un supplice nouveau.
Le quitter! le peut-elle? En sa douleur amère,
Elle s'attache à son berceau.

Son frère à ce berceau l'arrache, et dans la plaine,
Sur un coursier rapide aussitôt il l'entraîne.
Elle demande grâce au nom de l'amitié.
D'abandonner les siens son âme est déchirée.

Le frère est sourd aux cris d'une sœur éplorée.
Au toit de leurs aïeux elle est enfin rentrée.
    Pentarovitz est sans pitié.

Sept jours sont écoulés ; déjà du voisinage
Les plus nobles seigneurs viennent lui rendre hommage.
Touchés de sa beauté, de son sort inhumain,
Et, voulant mettre un terme à son triste veuvage,
    Ils courent demander sa main.

Le Cadi d'Imoski, dans sa magnificence,
Effaçait ses rivaux en richesse, en puissance.
« Mon frère à ce Cadi ne promets point ma foi.
» Dit-elle ; vois mes pleurs, et prends pitié de moi.
» Dans sa colère injuste Assan m'a repoussée ;
» Mais mes enfans toujours occupent ma pensée.
» Puis-je d'un autre hymen espérer le bonheur ?

» Quand mes pauvres enfans paraîtraient à ma vue,
» Mon cœur, de tant de maux mesurant l'étendue,
» Serait brisé par la douleur. »

Lui, restant insensible à ses pleurs, à ses craintes,
Écoute froidement ses douloureuses plaintes;
Il persiste à vouloir disposer de sa main.
Oui, tout est résolu, sa sœur gémit en vain.
Toutefois elle implore une faveur dernière :
« Puisqu'il faut que je sois l'épouse du Cadi,
» Qu'il lise ce papier; j'adresse une prière
» A mon nouveau mari. »

» Magnifique seigneur, Philéa te salue.
» A te suivre à l'autel la veuve est résolue,
» Et te prie instamment, quand de gloire paré,

» Tu te présenteras, de Suates entouré,
» De m'apporter un voile, afin que sur ma tête
» Je le puisse placer en allant à la fête.
» Sous ses longs plis cachée, il faut, c'est mon espoir,
» A la porte d'Assan passer sans être vue.
» De mes pauvres petits je serais reconnue ;
» Moi-même je crains de les voir. »

Le Cadi généreux approuve sa pensée,
Et, pour aller trouver sa jeune fiancée,
Il marche radieux, de ses Suates gardé.
Il lui porte surtout, d'une main empressée,
Le voile qu'elle a demandé.

Le Cadi satisfait chez la princesse arrive,
Et repart, conduisant cette veuve craintive ;
Mais, comme ils approchaient du palais de l'Aga,
« Ma mère ! a-t-on crié : ses enfans étaient là.

» Ma mère !... » Philéa se rétourne éperdue,
En s'écriant : « Les miens, les miens m'ont reconnue. »
— « Ma mère, en ton palais, reviens, reviens t'asseoir,
» Et près de tes enfans manger le pain du soir.
— « Prince, fais faire halte à tes Suates dociles,
» Retiens, retiens les pas de tes chevaux agiles.
» Je sens que je suis mère... Ah! sans t'en irriter,
» A la porte d'Assan laisse-moi m'arrêter!
» De mes cinq orphelins que la peine est cruelle,
» Sans égaler encor ma douleur maternelle!
» Je veux, prince, je veux, dans mes chagrins cuisans,
» A la tendre amitié montrant un cœur fidèle,
» Leur faire de légers présens. »

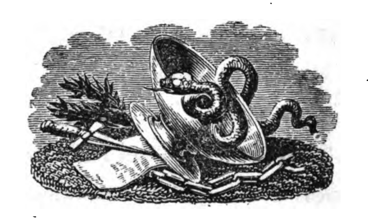
Aux portes de l'Aga, de son char descendue,
A ses embrassemens sa famille est rendue;
Puis, d'une main hâtive, elle ouvre son trésor.

Elle donne aux garçons des bottines, où l'or,
L'or le plus pur éclate en riches broderies.
Philéa fait présent à ses filles chéries
De voiles que relève un élégant feston.
D'une petite robe encore elle fait don.
Pour l'enfant au berceau qu'il faut qu'elle délaisse,
Ce vêtement un jour marquera sa tendresse.
Au nourrisson plus grand plaira ce souvenir :
Philéa pense à l'avenir.

Assan voit tout, assis dans le fond de la salle.
Il se lève et s'écrie, en sa haine fatale :
« Enfans, cette marâtre a violé sa foi.
» Fuyez-là, revenez, revenez tous à moi!
» Malheureux orphelins, le cœur de votre mère
» Est froid comme la neige, est dur comme la pierre.
» Il est fermé pour vous. A sa fausse amitié

» Ne croyez plus ; ce cœur, pour la famille entière,
» Ne connaît amour ni pitié. »

Son épouse, à ces mots, pâlit, chancelle et tombe.
Aux voûtes du palais sa chûte a retenti.
Elle a vu ses enfans la fuir, elle succombe ;
Sa poitrine s'affaisse ; en invoquant la tombe,
Son dernier souffle en est sorti.



LE VOYAGEUR

ET

LA JEUNE FEMME.

DIALOGUE EN VERS,

Traduit de l'allemand, de Goëthe.

LE VOYAGEUR.

Jeune femme, salut ! que le ciel te bénisse,
Ainsi que cet enfant à ton sein suspendu !
Que sur le nourrisson, comme sur la nourrice,
Dieu veille, et que du ciel mon vœu soit entendu !
Au pied de ces rochers qu'on gravit avec peine,
Un moment laisse-moi déposer mon fardeau.
Assis à tes côtés, je vais reprendre haleine,
Sous l'ombrage de cet ormeau,

LA JEUNE FEMME.

Quel état est le tien ? et quelles entreprises
De ce long jour d'été t'ont fait braver les feux,
Ont dirigé tes pas dans ce sentier poudreux ?
Peut-être apportes-tu de riches marchandises,
A la ville prochaine acquises,
Pour les revendre ailleurs, ou pour les échanger ?
A cette question tu souris, étranger !

LE VOYAGEUR.

Je ne suis point marchand. Sous ce riant feuillage,
Je sens se ranimer ma force et mon courage ;
Et déjà, moins brûlant, souffle le vent du soir ;
Mais j'ai soif; un peu d'eau comblerait mon espoir.
Montre-moi la fontaine où tu bois, jeune femme ;
Ce service est le seul qu'à présent je réclame.

LA JEUNE FEMME.

Étranger, tu n'as pas bien long-tems à chercher;

Suis ce sentier étroit, le long de ce rocher.
A travers cent rameaux que le zéphire agite,
Ce chemin conduit à la fois
A la cabane que j'habite,
A la fontaine dont je bois.

LE VOYAGEUR.

Parmi ces broussailles modestes,
D'un soin régulateur, je vois les nobles restes ;
Ici, par ses travaux, l'homme a marqué ses pas.
O nature féconde en sauvages bruyères !
Non, ta main n'a jamais taillé ni joint ces pierres.

LA JEUNE FEMME.

Étranger, c'est plus loin.

LE VOYAGEUR.

Je ne m'abuse pas,
Un piédestal brisé que la mousse recouvre !

Ton pouvoir créateur à mes yeux se découvre,
O génie ! un chef-d'œuvre ici fut élevé ;
Dans ce marbre éloquent, je vois ton sceau gravé.

LA JEUNE FEMME.

Étranger, c'est plus haut que la fontaine coule.

LE VOYAGEUR.

Quelle est l'inscription que sous mes pieds je foule ?
Les mots furent jadis profondément tracés ;
Le Tems, torrent muet qui détruit et s'écoule,
par ses flots, en passant, les a presque effacés.
A nos derniers neveux s'adressait ce langage ;
On ne les lira plus ces mots religieux
Qui, des siècles bravant l'outrage,
Devaient transmettre, d'âge en âge,
Les souvenirs d'un cœur pieux.

LA JEUNE FEMME.

Que fais-tu, voyageur ? Tu contemples ces pierres,

Comme si c'était un trésor !

Autour de ma cabane, on en voit plus encor,

Là haut, par delà ces clairières.

LE VOYAGEUR.

Là haut ?

LA JEUNE FEMME.

Oui, prends à gauche à travers ces bouleaux.

LE VOYAGEUR.

O séjour enchanteur des muses et des grâces !

LA JEUNE FEMME.

Vois-tu ? c'est ma cabane.

LE VOYAGEUR.

O siècles ! ô disgrâces !

Les ruines d'un temple !

LA JEUNE FEMME.

Ici coulent les eaux
De la claire fontaine où je me désaltère.
La voilà.

LE VOYAGEUR.

Ton chef-d'œuvre est couché sur la terre,
O Génie! et ton deuil afflige mes esprits;
Mais ton souffle de feu plane sur ses débris.

LA JEUNE FEMME.

Tu voudrais boire? Attends que je te cherche un vase.

LE VOYAGEUR.

Le lierre serre de ses nœuds
Ton chef-d'œuvre que couvre ou la mousse ou la vase.
Deux colonnes, levant un front majestueux,
S'élancent fièrement du milieu des décombres.
Quand d'autres, sous le deuil des rameaux les plus sombres,
De la destruction offrent l'aspect hideux.

Et toi, là-bas, sœur isolée,
Gisantes à tes pieds tu regardes tes sœurs.
De mousses funèbres voilée,
Tu sembles compâtir à leurs longues douleurs.
Leur squelette languit sous des ronces cruelles,
Et l'herbe, au gré des vents, se balance sur elles.
O nature ! est-ce ainsi que de l'esprit humain
Tu traites les travaux parure de la terre ?
Tu détruis sans pitié ton propre sanctuaire,
Et l'épine fatale est un don de ta main.

LA JEUNE FEMME.

Le petit dort. Veux-tu t'asseoir dans ma chaumière ?
A l'air, aimes-tu mieux te reposer dehors ?
L'air est frais. Voyageur, je t'en fais la prière,
Prends le petit, que j'aille, au bas de cette pierre,
D'une eau pure remplir ce vase aux larges bords.
Il ne s'éveille point. Dors ! dors ! mon enfant ! dors !

LE VOYAGEUR.

Quel paisible sommeil! quelle santé divine!
Quel souffle calme et doux exhale sa poitrine!
O toi, dont le berceau par le sort fut placé
Sur la poussière du passé,
Que sur toi son esprit repose!
Et tous tes jours, pareils à la fleur qu'on arrose,
Dignes d'une origine empreinte de splendeur,
Répandront sur ta vie un parfum enchanteur,
Semé sous des astres propices,
Fleuris, germe fécond, fleuris!
Sois du plus beau printems l'ornement, les délices,
Et surpasse en éclat tes compagnons chéris!
Quand ton enveloppe fanée
Le soir, aura perdu son coloris vermeil,
Que des fruits savoureux, richesses de l'année,
S'élèvent de ton sein, muris par le soleil.

LA JEUNE FEMME.

Dieu te bénisse ! Eh bien ! mon fils dort-il encore ?
Tant mieux ! Voici de l'eau fraîche comme un matin ;
Mais avec cette eau fraîche, étranger que j'honore,
Je ne puis t'offrir que du pain.

LE VOYAGEUR.

Grand merci ! Quels trésors étale la nature !
Comme ici tout fleurit ! quelle aimable verdure !
Quel spectacle à la fois et sublime et touchant !

LA JEUNE FEMME.

Étranger, mon mari bientôt revient du champ,
Veux-tu que dans ses yeux le contentement brille
Mange avec nous le pain du soir.
Reste, reste, étranger ; parmi nous, en famille,
Il sera charmé de te voir.

LE VOYAGEUR.

C'est là votre demeure ?

LA JEUNE FEMME.

Oui, là, dans ces murailles.

Mon père, avec de vieux débris,
Bâtit cette cabane au milieu des broussailles,
Près de cette fontaine, aux bords toujours fleuris.
Un jeune paysan m'aimait d'amour sincère.
A ce cultivateur mon vénérable père
Me donna pour épouse, et mourut dans nos bras.
Il repose sous ces lilas,
Tandis que sur mon sein son petit-fils sommeille;
Mais le voilà qui se réveille.
As-tu bien dormi, mon amour?
Qu'il est gai! La gaîté fut toujours son partage.
Et me rend joyeuse à mon tour.
Petit espiègle, attends! Tu veux jouer, je gage?

LE VOYAGEUR.

O Nature, feconde en bienfaits éternels,

Tout ce que tu créas doit jouir de la vie.
Tous tes enfans, dotés par tes soins maternels,
Héritent d'un asile au gré de leur envie.
L'hirondelle, au retour de la belle saison,
L'hirondelle se plaît à coller sa maison
Aux plafonds élevés que son mastic barbouille;
La chenille, fidèle au rameau qu'elle souille,
File pour sa couvée une douce prison,
Palais d'hiver, au temps qui blanchit le gazon;
Et l'homme industrieux, à ses besoins docile,
Des restes du passé se compose un asile,
De débris rajustés fait des abris nouveaux,
Et jouit de la vie au milieu des tombeaux.
Heureuse femme, adieu!

LA JEUNE FEMME.

Pourquoi partir si vite?

Tu ne veux pas rester?

LE VOYAGEUR.

L'heure me le défend.
Le soir vient ; jeune femme, il faut que je te quitte.
Que Dieu veille sur toi comme sur ton enfant !

LA JEUNE FEMME.

Bon voyage. Que Dieu toi-même t'accompagne !

LE VOYAGEUR.

Où conduit ce sentier à travers la montagne ?

LA JEUNE FEMME.

A Cuma.

LE VOYAGEUR.

Bien loin ?

LA JEUNE FEMME.

Non ; marchant à pas pressés,
Pour arriver de jour trois heures sont assez.

LE VOYAGEUR.

Adieu, je pars. O toi, bienveillante nature,
Guide, guide mes pas errans à l'aventure,
A travers ces débris, restes saints du passé.
Qu'un chemin sûr pour moi par ta main soit tracé.
Conduis-moi dans ces lieux où, de sa froide haleine,
Le triste vent du nord ne glace point la plaine,
Où de hauts peupliers, au feuillage tremblant,
Tempèrent du midi le souffle trop brûlant!
Et le soir, de retour dans mon humble chaumière,
Dorée aux derniers feux d'une douce lumière,
Qu'une femme pareille en candeur, en appas,
Me reçoive gaîment son enfant sur le bras!



TABLE DES MATIÈRES

(OROMAZE.)

pages

Préface.... 7

Chant premier.............................. 18

Chant deuxième............................. 39

Chant troisième.................... 61

(FRAGMENS DE CAROLINE ET BELTON.)

La Solitude, romance....................... 86

L'invocation, romance...................... 89

L'Hymne du Matin........................... 96

L'Hymne du Soir.................. 98

La Vallée de Philosie...................... 103

Chant matinal de la Bergère de Philosie..... 115

pages

Les Ténèbres, par lord Byron.............. 123

Extrait de l'Origine de tous les Cultes........ 132

(POÉSIES DIVERSES.)

L'Initiation................................ 157

Hymne à l'Amitié............................ 169

Le Songe de Marcia.......................... 183

Complainte Morlaque......................... 191

Le Voyageur et la Jeune Femme............... 201



